

JOURNAL

HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

*DE PÔESIE, DE TRAITES
d'Histoire, ancienne & moderne, de Décou-
vertes des Sciences & des Arts; de Nou-
velles de la Republique des Lettres & de
diverses autres Particularités interessantes &
curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etran-
gers.*

DEDIE' AU ROI.

JUILLET 1742.



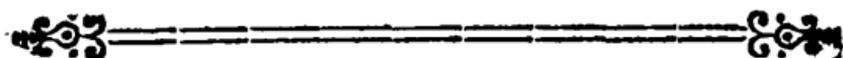
A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1742.





JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.
JUILLET 1742.



LETTRE

Sur le *MARONIER D'INDE*;
à l'Auteur des *Eclaircissmens sur le*
COCOTIER.

MONSIEUR,

ON a vu avec beaucoup de plaisir, la description que vous avez donnée du *Cocotier*, d'après Mr. GARCIN.* Celle qu'en avoit fait autrefois Mr. Bégon, & que l'on avoit trouvé à propos d'insérer dans le *Mercur de France*, ** étoit fort défectueuse & demandoit absolument d'être

* Journal Helvet. Juin 1742. pag. 16.

** *Mercur de France* Décembre 1741.

7 JOURNAL HELVÉTIQUE

rectifiée. Il faudroit que ceux entre les mains de qui tombent de semblables Lettres, les examinassent un peu plus attentivement avant de les donner au Public. Mr. *Begon* regardoit lui-même cette description coine informe. S'il l'avoit vüe imprimée, cela lui auroit fait assurément beaucoup de peine. La figure qu'il faisoit, & la réputation dont il jouissoit, demandoient que l'on ne produisit rien qui ne fut digne de lui. Il étoit en dernier lieu à *Rochefort*, dans le Pais d'*Aunis*, y exerçant l'Emploi d'Intendant de Marine, & de Justice, Police & Finances; ce qui lui donoit beaucoup de relief dans cette Province.

Je comprends que l'Intendant a fait respecter l'Auteur. Vous avez fort ménagé Mr. *B.* sur tout dans l'endroit où vous raportez ce qu'il dit sur le Psaume XCII. où David compare le *Juste* au *Palmier*. Il prétendoit que le *Prophète* inspiré par l'*Esprit de Dieu*, avoit eu sans doute, en vüe le *Cocotier*, qui porte toute l'Année des *Fleurs* & des *Fruits*. Quelcun moins réservé que vous, a dit rondement : *Que rien n'étoit plus douteux que ce SANS DOUTE.*

Après tout, il vaut encore mieux trouver le *Cocotier* dans ce Passage que d'y voir le *Phenix*, cet Oiseau imaginaire que quelques Pères de l'Eglise ont cru y aperce-

voir. Ils se fondoient sur la Version des LXX. mais mal entendue. Vous savez qu'en Grec le Palmier se nomme *Phénix*. Quelques Pères qui ignoroient cette Langue, ont traduit tout bonement, que *le Juste croit & s'avance come le Phénix*.

En parlant de ces Arbres qui portent toute l'Année, des Fleurs & des Fruits come le *Cocotier*, je me rapelle une belle pensée de *Mr. Rollin*. „ On voit, dit ce sage Auteur, des Arbres qui portent tout à la fois „ des Fleurs naissantes, des Fruits verts & „ des Fruits murs, afin de montrer la souveraine liberté du Créateur, qui en devisant les Loix de la Nature, fait voir „ qu'il est le Maître, & qu'il peut en tout „ tems & de toutes choses, faire également ce qui lui plait.* Cette pensée qui appartient proprement à l'Abé *du Guet*, & qui a été tirée de son Comentaire sur la Genèse, me paroît juste, mais il me semble qu'il faut joindre une autre raison par rapport au *Cocotier*, & à d'autres Arbres qui donent toute l'Année; c'est que Dieu a voulu par là témoigner encore plus sa libéralité que sa liberté. On sent assez ce que les Habitans de ces Pais-là gagnent à avoir chaque jour de l'Année de semblables productions.

* Rollin, Man. d'étudier les Belles Lettres. Tom. IV. pag. 383.

8 JOURNAL HELVÉTIQUE

Il paroît, MONSIEUR, que vous n'approuvés pas fort la pensée de St. *Chrisostome*, qui pour faire voir qu'il ne faut pas se laisser imposer à une belle aparence, disoit un jour à ses Auditeurs, que les *Arbres les plus grands & les plus majestueux donent du Fruit qui n'est que pour les Pourceaux, ou pour d'autres Animaux aussi meprijables*. L'Abé du Guet a dit à peu près la même chose dans l'Ouvrage que je viens de citer. La pensée est si bien tournée que je crois que vous la verrez avec plaisir. „ J'observe, „ dit-il, que ce sont les Arbres foibles, ou „ de médiocre taille, qui portent les Fruits „ les plus exquis. Plus ils s'élèvent, moins „ ils me paroissent riches, * & moins leurs „ Fruits me conviennent. J'entens cette le- „ çon, & le Bois foible de la Vigne, de „ qui j'admire les Grapes, me dit en son „ langage, que les plus merveilleux Fruits „ sont souvent près de terre. *

Les Moralistes tirent parti de tout. S'agit-il de nous porter à faire de bones œuvres & à édifier le Prochain? Mr. B. dit dans sa Lettre sur le *Cocotier*, que David nous a proposé pour cela l'exemple de ce bel Arbre, de cet Arbre fécond, toujours chargé de Fleurs & de Fruits. S'agit il d'éviter le faste dans nos bones œuvres, & de nous porter à l'Humilité, l'Abé du Guet

* Du Guet, Ouvrage des six Jours, pag. 97.

nous met devant les yeux l'exemple de la Vigne basse & presque rampante, qui donne un si excellent Fruit. Tout cela est fort moral, & dit dans un très bon but. Mais à parler exactement & en simple Naturaliste, il me semble qu'on doit dire que le Créateur ne s'est assujetti à aucune règle à cet égard. Je voudrois rapeler ici ce qu'a dit cet Abé sur les Arbres qui portent en même tems des Fleurs & des Fruits, c'est que Dieu pour montrer sa liberté, & qu'il pouvoit à son gré diversifier les Loix de la Nature, a voulu que les bons Fruits crussent tantôt sur de petits Arbres, & tantôt sur les plus grands come le *Cocotier*.

Il paroît que Mr. *Garcin* a fort bien expliqué l'usage de la Toile de cet Arbre, & que vous avez rendu à vôtre manière, sur ce qu'il vous en avoit dit. Cependant quelcun a fait là dessus une difficulté à Mr. *G.* dont je dois vous faire part. Peut-être y avez vous donné lieu par l'omission de quelques circonstances qui auroient tout aplani, si elles eussent été conues. Quoi qu'il en soit, voici l'objection telle qu'on l'a faite à Mr. *G.*

„ On nous a décrit la Toile que produit le *Cocotier*, come étant de plusieurs
 „ pièces, come des Lambeaux; on nous
 „ dit que chacune de ces pièces, qui est

8 JOURNAL HELVÉTIQUE

de figure carrée , a son origine à la base
des Feuilles ou Branches , que de là elle
passe par le dos de la queue ou de la tige
d'un autre &c. Et que de cette manière
elle en embrasse plusieurs. Ainsi toutes
les Branches ou Palmes du *Cocotier* se
trouvent liées & affermies réciproquement
l'une à l'autre par le moïen de ces bandes
de Toile. De là naît une difficulté qui
vient naturellement dans l'Esprit. C'est
que pour affermir les Branches , il faut
droit nécessairement que cette Toile fut
continue. Dès qu'on la suppose en mor-
ceaux détachés elle ne peut plus faire l'o-
fice d'une bande qui lieroit ensemble plu-
sieurs Rameaux. Il est visible que si je
coupe ma jarretière en deux ou trois por-
tions , elle ne pourra plus tenir mon bas
en raison. On demande donc comment
plusieurs morceaux de toile séparés ainsi
les uns des autres , peuvent affermir
les Branches qu'ils environent ?

Mr. *Garcin* a répondu par un petit *Distinguo*
qui résout entièrement la difficulté. On peut
considérer , dit-il , cette Toile dans deux
états différens , son état de vigueur & de
force , & son état de dépérissement. Quand
elle est dans sa vigueur , elle fait alors
avec les Branches un Corps continu , ou
une espèce de bande qui n'est point sé-
parée , dont les Branches sont environées

& come entrelassées, ce qui les affermit contre les Vens. Quand on a dit que cette Toile étoit composée de plusieurs pièces carrées ou pour mieux dire de *Trapezes*, on la considéroit alors comé séparée par les Branches, ou come desséchée & prête à tomber. C'est ainsi qu'elle peut être comparée à des Lambeaux. Voilà la substance de sa Réponse, qu'il nous a donnée plus étendue, & en termes de l'art : Mais dès qu'on a posé sa distinction, tout ce qui embarassoit dispa- roit.

La grande utilité du *Cocotier* que tant de Voïageurs nous ont décrite, vous a mis de mauvaise humeur contre quelques autres Arbres que nous avons tiré des Indes, & qui vous paroissent ne nous servir à peu près à rien. C'est le *Maronnier*, si comun aujourd'hui en Europe, que vous avez principalement en vue. Je me rapelle ce que vous nous en disiez dernièrement. „ Au „ lieu de cet Arbre inutile, ne valoit-il pas „ mieux, disiez-vous, tirer de ces Pais „ éloignez, plusieurs bons Fruits, qui pour- „ roient peut-être aussi bien réussir en Eu- „ rope que le *Maronnier d'Inde*? Etoit-ce la „ peine d'aler chercher si loin un Arbre, „ dont le Bois & le Fruit nous sont égale- „ ment inutiles, & qui done tout au plus „ un peu d'ombre? „ Je vai reprendre cette Conversation qui ne put pas être poussée alors come elle auroit dû l'être. Il ne sera

pas mal de parler du *Maronnier d'Inde* à la suite de cette espèce de Dissertation sur le *Cocotier*. Il y aura au moins de la variété dans les sujets que nous traitons, & même du contraste. Un de ces Arbres, dit on, sert à tout, & l'autre ne sert à rien. Voïons ce qui en est. Je conviens d'abord avec vous, MONSIEUR, qu'on ne fauroit rien faire de mieux que de tâcher d'avoir dans ces Pais-ci tous les Fruits étrangers qui voudroient s'acomoder de nôtre Climat. Outre ce que nous avons déjà aquis en ce genre, je crois come vous, qu'avec un peu plus de curiosité & de soins, nous pourrions enrichir nos Jardins Fruitiers de quelques espèces nouvelles. D'habiles Gens croient, par exemple, que le *Mangoustan* réussiroit en Europe. C'est un Fruit de l'Île de Java, qui est extrêmement estimé. Il est gros come une petite Orange. Sa Chair a un gout fort agréable, & qui approche de celui des Fraïses. Ce Fruit est rafraichissant, & l'on prétend qu'il ne fait aucun mal, quelque quantité qu'on en mange. On lui donne le premier rang parmi les Fruits des Indes. Il vaudroit donc bien les tentatives que l'on pourroit faire pour l'aquérir.

La facilité avec laquelle le *Maronnier d'Inde* a réussi en France est un préjugé, dites-

vous, que d'autres Arbres Indiens, plus utiles, pourroient y venir aussi bien. Mais, MONSIEUR, je vous avouerai naturellement que je trouve quelque chose à dire à ce raisonnement. Quoi que le *Maronnier* soit censé venir des Indes, à cause de son nom, il y a beaucoup d'apparence qu'on l'a tiré d'un Climat qui n'étoit pas différent du nôtre. On ne peut pas dire avec la dernière précision, d'où il est originaire, & l'on se plaint avec raison de ce qu'aucun Voïageur n'a pris soin de nous instruire là dessus. Tout ce que l'on fait c'est qu'il nous est venu du Levant, & du voisinage de *Constantinople*. Mr. *Tournefort* nous apprend dans son *Voïage du Levant*, que ce fut Mr. *Bachelier*, qui en 1615. revenant de ces Quartiers-là, apporta à Paris le premier *Maronnier d'Inde*. Ceux qui l'ont apelé ainsi & qui en ont fait un Arbre Indien, ont suivi en cela un ancien usage qui fait venir des *Indes* tout ce que nous avons tiré de quelque País éloigné, & dont on ne conoit pas bien la source. Ce seroit donc mal raisonner que de dire, Puis que le *Maronnier d'Inde* a si bien réüssi chez nous, le *Mangoustan*, qui vient aussi des Indes, devroit y réüssir de même.

Si vous voulez présentement, MONSIEUR, que je m'ouvte entièrement à vous, comé

12 JOURNAL HELVÉTIQUE

on doit le faire avec ses Amis, je vous dirai avec franchise, qu'au lieu de courir toujours après des nouveautés, il seroit peut-être mieux de savoir jouir de ce que l'on possède déjà, & de ne pas s'en laisser par cette espèce de dégoût que produit ordinairement une longue jouissance. Vous voyés où j'en veux venir. Cette petite Moralité tombe sur ceux qui s'ennuient du *Maronnier d'Inde*, qui en parlent avec mépris, qui lui trouvent de grands défauts & qui paroissent tout disposez à le congédier. Trouvez bon que je fasse ici son Apologie, ou plutôt celle de la Providence qui l'a fait naître.

Dès que cet Etranger parut parmi nous, il fut fort bien reçu. On lui fit accueil par tout. Il fut admis chez les grands Seigneurs, & même dans les Maisons Roïales où il figuroit très bien. De là il passa chez les Bourgeois, qui ne marquèrent pas moins d'empressement pour lui. On vouloit par tout des *Maronniers*. Tel Particulier arrachoit jusqu'à ses Vergers les plus fertiles pour les remplacer par une Sale de *Maronniers d'Inde*. C'étoit porter trop loin l'entêtement pour ce nouveau venu. Aujourd'hui on done dans l'autre extrémité. Il comence à se ressentir de l'inconstance, ou si je l'ose dire, de la légéreté Française. Il est menacé du sort de l'*Acacia d'Amérique*, que

l'on avoit chassé, pour lui faire place. Un Curieux nommé *Robin* apporta l'*Acacia* en France il y a environ un Siècle. Il eut la vogue pendant plusieurs Années. On en fit de belles Allées dans les Jardins, & enfin ou s'en est tout à fait lassé. Cet Arbre est si rare aujourd'hui qu'on diroit qu'on en a renvoïé l'espèce dans le nouveau Monde, d'où elle étoit venue. Il est vrai que sa feuille étroite ne sauroit tenir devant celle du *Maronnier*. Mais on trouve à ce dernier-venu d'autres défauts qui mettent bien des gens de mauvaise humeur contre lui. On lui reproche sur tout sa malpropreté. Il est trop salissant, dit-on. Dès qu'on l'a placé dans un Jardin un peu orné, il faudroit que le Jardinier fut presque toujours en Sentinelle dans le Voisinage, armé de son Râteau pour netoïer continuellement les dépouilles, qui ne cessent de tomber. Par cette raison on lui préfère sans hésiter, l'*Ormeau* ou le *Tilleul*.

Remarquez, s'il vous plait, la partialité. L'*Ormeau* a à peu près, le même inconvénient du peu de propreté, sans que l'on s'en plaigne. Avez-vous pris garde, MONSIEUR, à une singularité de cet Arbre à laquelle bien des gens n'ont jamais fait attention, quoi qu'elle soit continuellement sous nos yeux : L'*Ormeau* comence dès le

Printems à faire voir une petite Fleur qui se change incessamment en graine, & qui a aquis sa maturité presque avant que les feuilles de l'Arbre paroissent. Nouvelle preuve de la souveraine liberté du Maître de la Nature, dont nous parlions tout à l'heure. Rien de plus rare que de voir dans un Arbre une graine si précocce. Cette graine a pour envelope une petite pellicule blanche de la grandeur de l'ongle, & elle ocupe le centre. Cet Arbre que l'on regarde comme le plus fécond de tous, est ordinairement si chargé de graines, que dès qu'elles tombent, la Terre en est couverte. Le pis est que c'est précisément dans le Mois de Mai, c'est à dire dans la plus belle Saison, dans le tems le plus propre à la promenade, que cette Graine salit les Alées. Un de mes Amis a un Jardin, voisin de quelques grands *Ormeaux*, qui est quelquefois tout couvert de cette graine incomode. Elle exerce le Balai & la patience de ses Domestiques, que j'ai oui plus d'une fois murmurer contre la fécondité que le Créateur a acordé à cet Arbre, beaucoup trop libéralement, à leur gré. Quand cette Graine tient encore à l'*Ormeau*, elle le dépare beaucoup. Tandis que le *Maronnier* étale toute sa beauté en fleurs & en feuillage, vous verrez à ses côtés un *Ormeau* sans feuilles & sans

verdure, & qui n'offre à la vue que la couleur feuille morte de sa graine; c'est là une triste image de l'Hiver plutôt que du Printems.

Mais, dit-on, il faut passer cela à l'*Ormeau*; à cause de la grande utilité de son Bois; au lieu qu'on peut dire qu'en général le *Maronnier* n'est bon à rien. Il s'agit donc de prendre la défense de cet Opprimé. Voilà la tâche que je me suis imposée.

Déjà le *Maronnier d'Inde* est un des plus beaux Arbres que nous conoissions. La grandeur & le vert de ses Feuilles, leur arrangement en éventail frappent le Spectateur. Ensuite paroissent ses grandes Fleurs de figure pyramidale. C'est un Arbre majestueux, qui a une fort belle tête.

Il se coëse très bien, & atrape sa rondeur de lui même, & presque sans que la main de l'Home s'en mêle. La promptitude avec laquelle il croit, doit-être encore une nouvelle recommandation. On diroit qu'il veut se hâter de satisfaire l'empressement de celui qui l'a planté. Les Arbres qui viennent vite ne durent pas longtems; Celui-ci, malgré sa promptitude à venir, dure au moins un Siècle. Il ne faut pas oublier de remarquer qu'il n'est point difficile sur la nourriture, & qu'il s'acomode des plus mauvais terrains. Voilà bien des côtés qui doivent nous le rendre cher.

16, JOURNAL HÉLVÉTIQUE

! Mais son Fruit ne vaut rien, dit on, & ce n'est que par là qu'un Arbre est véritablement estimable. Le *Maronnier* sembloit nous en promettre, mais ce n'a été qu'une vaine montre, & une aparence trompeuse. Quand on vit ce Fruit la première-fois, on crut avoir gagné d'excellens Marons. Mais malgré cet air imposant, le gout en est détestable. Dès la tout le reste est compté pour rien, & on ne lui a pas encore pardonné cette tromperie. L'amertume de son Fruit est donc le grief essentiel que l'on a contre lui. Ses Partisans ont beau représenter ses avantages, sa figure gracieuse, son ombrage; on replique a tout cela qu'il faut *que le Bon soit toujours camarade du Beau*. On ne s'en tient pas à l'amertume de son Fruit; on lui reproche eneoré que son Bois est le plus mauvais de tous, qu'il n'est d'aucun usage, & qu'a peine peut-il servir pour le chauffage.

Il est aisé de répondre à ceux qui se plaignent de son mauvais Fruit. Il n'y a pour cela qu'à distinguer les Arbres en différentes Classes. On a des Arbres Fruitiers, on en a aussi qui ne sont que pour le Bois ou pour l'Ombre. Le *Maronnier* est de ce dernier genre. La Nature a fait des Arbres pour l'utilité, & d'autres simplement pour la decoration. On a remarqué que la

Providence a mis d'heureuses compensations entre les fertiles & les autres. On ne doit point demander à l'*Ormeau* de donner des Pêches, ni au *Pêcher* de donner du Bois pour le Charonage. Tel Arbre est d'un si grand usage, soit pour bâtir, soit pour la navigation, qu'il efface l'utilité des Arbres Fruitiers. Tel Arbre aussi a un feuillage si bien arrangé & si vert, est chargé au Printems de si belles Fleurs, & donne pendant tout l'Été une si belle ombre, qu'on doit le tenir quite de la récolte qu'on cherche dans les autres en Automne.

L'illusion qu'on se fait sur le chapitre du *Maronnier*, c'est qu'on veut le mettre dans la Classe des Arbres Fruitiers. Et pourquoi cela? Sur le fondement le plus frivole, à cause seulement de la ressemblance de son Maron avec nos Chataignes. Mais il faut se défabuser une fois pour toutes. Ce Maron n'est point un Fruit, & par conséquent, on a tort de se plaindre de son mauvais gout. La Nature l'a fait uniquement pour être la graine qui doit reproduire cette espece d'Arbre, & l'on ne s'avise pas de chicaner les semences sur leur faveur. Pourvû donc que le Maron produise un *Maronnier*, il a rempli sa destination. Nous controlons souvent les Oeuvres du Créateur. A quoi bon ceci, disons nous, à quoi bon

cela? C'est nôtre ignorance qui nous dicte ces jugemens précipitez. Ici on n'est point embarrassé à répondre. A quoi bon le Maron d'Inde, puis qu'il ne se peut manger? Il est destiné à produire le *Maronnier*, ce bel Arbre qui orne si fort nos Campagnes.

Cela posé, vous avouerez, *Monsieur*, que si nous lui trouvons quelque autre usage, c'est là une pure grace que l'on nous fait, c'est un surcroit que la Nature veut bien nous acorder. Je pourois ramasser ici tout ce que l'on a essaié de tirer du Maron, soit pour la Médecine soit pour les comodités de la vie. On nous apprend dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, que Mr. *Bon*, Président de *Montpélier*, avoit trouvé en 1720. une manière d'en nourrir la Volaille.* L'Année suivante le Cardinal de *Balignac* écrivit à l'Académie, que l'on avoit aussi un moien de tirer des Marons d'Inde une Huile fort bone à bruler.** Il ne paroît pas cependant que depuis ce tems là on ait tiré parti de ces découvertes.

Enfin desespérant de pouvoir rien faire de meilleur des Marons d'Inde, quelques Persones qui en avoient une fort grande quantité, se sont avisées de les laisser bien sécher, & de s'en servir ensuite dans la Cui-

* Mem. de l'Acad. 1720. p. 460.

** Ibid. 1721. p. 26.

fine, en guise de Charbon. Cela leur a-
 sés bien réussi. A l'aide de l'Huile dont le
 Maron est rempli, il brule très bien, &
 fait un Charbon propre à cuire bien des
 choses, qui à la vérité ne demandent pas un
 feu des plus ardens.

Il est vrai que cela ne satisfera pas entié-
 rement ceux qui voudroient que le Maron
 devint propre à être mangé. Ils ne man-
 queront pas de dire qu'on ne le relève pas
 fort du décri où il est, en le faisant sim-
 plement entretenir le Feu de la Cusine. On
 voudroit le voir assez bien conditioné pour
 être servi actuellement sur la Table du
 Maître. Voilà ce qu'on croïoit devoir aten-
 dre de lui.

J'avoue que nous n'en sommes pas enco-
 re là, & je doute même qu'on y parvienne
 jamais. En attendant on vient de faire une
 découverte, qui à l'avenir lui assignera une
 fonction honorable, & si j'ose dire, mé-
 me brillante. On écrit nouvellement de Pa-
 ris qu'on tire aujourd'hui du Maron une
 espèce de Cire, dont on fait des Bougies
 qui éclairent très bien. Elles sont actuelle-
 ment exposées en vente, à un prix assez
 médiocre. Dès là voilà le Maron rehabi-
 lité. Il sera à l'avenir placé honorablement
 sur nos Tables, du moins pour éclairer nos
 Repas. Peut-être avec le tems, pourra-t-il

parvenir à quelque chose de plus. Il n'est pas impossible qu'un jour il ne fournisse le Luminaire à l'Eglise. Qui fait si on ne le verra point à la fin placé jusques sur les Autels ?

On se plaint seulement de ce que ces Bougies sont un peu plus cassantes que les autres. Si l'on ne peut pas y remédier, on prendra soin de les employer dans un endroit fixe. On fera attentif à ne les pas beaucoup changer de place. Mais on pourra dans la suite corriger ce défaut, & les perfectionner. On devrait pour cela consulter les Chinois, dont l'industrie a sù parer à un inconvénient à peu près semblable. Le Père du Halde nous apprend dans son *Histoire de la Chine*, que l'on a dans ce País là un Arbre qui porte le Suif, qui se trouve aussi renfermé dans une Chataigne. On en fait des Chandelles, après l'avoir fait fondre en y mêlant un peu d'Huile ordinaire. Ensuite on trempe ces Chandelles dans une sorte de Cire, qui vient aussi sur un autre Arbre. Il s'en forme autour du Suif une espèce de croute, qui l'empêche de couler. Si l'on traitoit de même nos nouvelles Bougies, il y a apparence qu'elles se casseroient moins, & qu'elles éclaireroient encore mieux.

Pour ce qui regarde le Bois du *Maronnier*, on a tort de dire qu'il ne sert absolument à rien. Premièrement il brule comme les autres, pourvu qu'on lui donne le tems de bien sécher: Mais il est encore propre à divers ouvrages à quoi l'on n'auroit pas seulement soupçonné qu'il put être employé. Un Curieux a essayé de faire d'un Vieux Tronc fort épais un Cabaret à servir le Café, qui a pris un beau poli, & qui fait un très bon éfet.

La Médecine tire aussi divers Remèdes du *Maron d'Inde*. Son Ecorce peut tenir lieu de *Quinquina*. Le *Maron* guérit l'Oppression de Poitrine, & dissipe le Goëtre. Vous me dispenterés, *Monsieur*, de vous en marquer la dose, & la manière de le préparer pour chacun de ces Maux. Je renvoie ces *Récipé* à la Faculté, pour ne pas empiéter sur ses droits: Il n'y a pas jusqu'à la Feuille de cet Arbre qui n'ait son usage dans la Médecine. Appliquée sur certaines Parties, que je ne dois pas nommer ici, elle guérit, ou du moins elle adoucit beaucoup un mal fort douloureux.*

Je me rapelle d'avoir oui répondre autrement au reproche fait au *Maronnier* sur le mauvais gout de son Fruit; mais il est bon d'avertir d'abord que ceux qui ont

* Les Hémorroïdés.

doné la solution suivante, vouloient bien acorder à leurs Adversaires, par une espèce de concession, que le Maron peut-être regardé come un Fruit. A l'envisager de cette manière, ils répondoient donc à la difficulté proposée, que le Maron, dès qu'il est chez nous, est un Fruit dépaîsé, dont on ne peut pas bien juger, que peut-être il est tout autre dans le País d'où il vient. On pourroit soupçonner que c'est parce que nôtre Climat ne lui convient pas, qu'il a cette rudesse & cette amertume. On fait que le Gland s'adoucit à mesure que le País où il croit devient plus chaud, jusque-là qu'on peut le manger en Espagne. Ceux qui faisoient ce raisonnement ajoutoient cette présomtion pour apuier leur conjecture. Ce qui rend probable, disoient-ils, que ce Fruit doit être meilleur dans son País natal, c'est que la Nature l'a armé de pointes presque come le Hérisson d'une Chataigne, précaution qui seroit bien inutile si dans tous les País également, son mauvais gout rebutoit jusqu'aux Animaux les plus gloutons. Je vous laisse le Maître, *Monsieur*, de doner à cette Observation le poids que vous jugerez a propos, & je n'insiste point là dessus. Je vai finir en vous raportant une autre Conversation que j'ouïs aussi un jour sur le même sujet. Elle me plût encore

d'avantage que la précédente. Je vai donc la rapporter ici.

Un Négociant, des plus riches de nôtre Ville, a une Maison de Campagne fort régulière, qu'il a ornée d'une belle Avenue & de plusieurs Alées de *Maroniers*. Dès que ses Plantations eurent aquis toute leur beauté, il invita un Philosophe de ses Amis à le venir voir, un beau jour d'Automne, à sa Campagne. On se promena dans ses Alées, & presque à chaque pas il tomboit à nos piez quelque gros Maron. Nôtre Négociant, Home d'Esprit, proposâ la dessus au Philosophe, une Objection contre la Providence sur l'inutilité de ce prétendu Fruit, & il la poussa avec beaucoup de force. „ Quand je vois, dit-il, ce Fruit, „ si beau en aparence, & si bien nourri, „ que la Nature nous présente, il me sem- „ ble qu'elle se joue de nous, & qu'elle „ veut voir si nous ferons assez sots pour „ doner dans le panneau. Pourquoi cette „ ressemblance entière avec d'excellens „ *Marons*? Est-ce donc pour se moquer „ de nous, si nous étions assez dupes pour „ vouloir y mettre la dent? C'est à peu près „ ainsi que l'on tend des pièges aux En- „ fans.

Le Philosophe avoit beau dire que le *Maron d'Inde* étoit simplement la semence

du *Maronnier*, & non un Fruit destiné à nourrir l'Homme, nôtre Faiseur de difficultés en revenoit toujours à ceci, que puis que le *Maron d'Inde* ressembloit parfaitement par la figure à un de nos Fruits très bon à manger, il devoit avoir la même conformité de goût, qu'il devoit être aussi bon que nos Chataignes, & aller de pair avec elles. La Nature, ajoutoit-il, semble nous le promettre en lui donnant cette figure prévenante. Voici la Replique de nôtre Philosophe.

La Nature, en formant le *Maronnier d'Inde*, a voulu faire un bel Arbre, & s'est proposé principalement la décoration. On peut même dire que c'est à quoi elle a visé uniquement. La belle figure qu'il a, fait assez voir que c'est là sa destination. Vous voudriez qu'ici l'*utile* se trouvât joint à l'*agréable*, & vous diriez volontiers avec *Alphonse Roi d'Arragon*, que si le Créateur vous eut consulté, il n'auroit pas manqué à faire cet Aliage. Mais cela ne se pouvoit pas sans quelque inconvénient. Pour vous faire sentir ma pensée, supposons pour un moment que le Ciel eut la condescendance d'exaucer le souhait que vous avez fait plus d'une fois, que vos *Maronniers* donassent d'excellens *Marons*, voions, s'il vous plaît, ce qui en resulteroit. Il n'est pas difficile de

déviner qu'ils ne seroient pas tous pour vous, & que vos Voisins en voudroient aussi avoir leur part. La bonté du fruit attireroit les Enfans du Village, & même les Passans. Chacun dans la saison, en voudroit faire sa provision. Come cela se feroit furtivement, il est aisé de voir que vos Plantations en souffrieroient beaucoup. Votre Avenue, qui est fort accessible seroit ataquée la première. Outre le chagrin que vous causeroient tous ces petits larcins, il y en auroit un autre beaucoup plus réel. Le Bois du *Maronier*, come tout le monde sait, est fort cassant. Il n'essuieroit pas impunément tous les coups de pierres & de batons qu'on lui feroit souffrir pour avoir son Fruit. On monteroit encore dessus, & on lui feroit violence de toutes les manières. Dans le tems de la Récolte, vous auriez chaque matin le déplaisir de voir bien du ravage; des Branches rompues & cassées, les unes tombées à terre, les autres encore pendantes. Vos pauvres *Maroniers* ainsi mutilés & estropiés exciteroient la pitié des Spectateurs & l'indignation du Maître contre les Auteurs de cet attentat. Vous vous verriez réduit à souhaiter que le Ciel rendit à ce Fruit son amertume primitive, come une sauvegarde efficace pour garantir l'Arbre de semblables insultes. Le pis est que vous seriez peut-être

obligé à revenir à de nouvelles Plantations. Avouez donc que vos desirs à cet égard doivent être rangés parmi les vœux indiscrets, que nous faisons tous les jours. On a beau dire qu'il faut que le *Bon* soit toujours *Camarade du Beau*. Je conviens de la Maxime, pourvu que le *Bon* ne gâte pas le *Beau*, & c'est ce qui arriveroit infailliblement dans ce cas-ci ; je veux dire si le Fruit du *Maronnier* étoit bon à manger. Il faudroit renoncer à avoir des *Alées* de cet Arbre dans nos Promenades publiques, & dans tous les endroits ouverts.

La Conversation finit là. Le Soleil qui començoit à baisser, engagea nos Amis à se séparer. Le Philosophe devoit nécessairement retourner coucher en Ville. Pour moi, qui avois plus de loisir, je restai chez le Maître des *Maroniers*, & nous reprîmes encore la matière. Le lendemain nous fûmes surpris de recevoir une Lettre de notre Philosophe, qui avoit pris un tour nouveau pour achever la Conversion du Négociant. Il m'en a laissé prendre une Copie, que je vous envoie. La voici ;

„ Je me rapelle, *Mon cher Monsieur*, qu'il
 „ y a quelques Années que nous nous trou-
 „ vames ensemble à la Comédie. On jouoit
 „ ce jour là les *Fables d'Esopé de Bourfaut*,
 „ qui vous plurent beaucoup. Chaque Scène
 „ ne finissoit par un Apologue ingénieux,

„ relatif au sujet qu'on y avoit traité. Vous
 „ remarquez en sortant, que cette manie-
 „ re ingénieuse d'insinuer la Morale, est
 „ fort propre à faire impression, que l'on
 „ n'aime pas les Préceptes directs, & que
 „ la Fable est le meilleur moyen de donner
 „ des Leçons aux Hommes, sans qu'ils les
 „ prennent en mauvaise part. Vous allez
 „ donc être servi selon votre goût. Je vous
 „ envoie une petite Fable, qui a du rapport
 „ à nôtre Conversation d'hier. Ne croiez
 „ pas qu'elle m'ait beaucoup coûté & que
 „ j'aie interrompu mon sommeil pour la com-
 „ poser. Vous savez que je ne suis point
 „ Poète; mais j'ai eu le bonheur de trou-
 „ ver cette Fable toute faite. Par cela mê-
 „ me elle vous doit paroître moins suspecte.
 „ L'Auteur ne vous avoit assurément pas
 „ en vue. Il est vrai que je pourrois dire
 „ ici, *Mutato nomine Fabula narratur*, mais
 „ non pas dans le sens d'*Horace*. Cette cita-
 „ tion signifie seulement ici que j'ai chan-
 „ gé le nom d'un des Interlocuteurs dans la
 „ Fable, que je vous envoie, & que j'ai un
 „ peu parodiée!

Le Maronnier d'Inde & le Noïer.

F A B L E.

UN beau Maronnier d'Inde étoit près d'un Noïer,
 Sans un jour, pour se desennuyer

28. JOURNAL HÉCÉLYTIQUE

Le Maronnier disoit à son Compère,
 En vérité j'ai lieu de me plaindre du sort,
 Je suis trauc, & d'un noble port.
 Je fais ombre, & c'est tout; ma Chataigne est amère,
 Un goût si révoltant me fait beaucoup de tort.
 Chacun s'en plaint, Cela me mortifie.
 En bon voisin, l'autre le consoloit:
 Il te fâche de voir coment je fructifie,
 J'ai de trop ce qu'il te faloit;
 Mais que veux-tu? Le Ciel répand ses graces,
 Come il lui plat, non pas come nous l'entendons,
 En verdure, en ombrage, en beauté tu me passes,
 Il m'a fait à moi d'autres dons.
 J'ai le meilleur lor à tout prendre,
 Le bon Fruit sied fort bien, Arbre qui n'en peut rendre
 N'est, à mon sens, un Arbre qu'à demi:
 Mais console toi, mon Ami,
 Il ne t'en viendra pas à force de murmure,
 Il faut vouloir ce que veut la Nature.
 Le Noier babillard continuoit toujours,
 Quand un Essain d'Enfans interromt son discours,
 A coups de batons & de pierres,
 Le Bataillon lui livre une cruelle guerre.
 Le pauvre Arbre n'a point de Noix
 Qui ne lui coute au moins une blessure,
 Il reçoit cent coups à la fois;
 Adieu ses Fruits & sa Verdure.
 La Moisson faite, on veut encor glaner.
 Sans respect du Noier, sur lui la Troupe monte;
 On le romt, on l'ébranche; il crie, on n'en tient conte.
 Tant qu'il n'ait plus rien à doner.
 Enfin chargé de Noix, les Enfans pour aûle.
 Gagnent l'ombre du Maronnier,
 Qui dit se consolant; Au moins je reste entier,
 C'est souvent un malheur que d'être trop utile.

Avouez MONSIEUR, que les Chênes
 de la Forêt de *Dodone*, qui prononçoient
 autrefois des Oracles, ne parloient pas
 plus justé que ce *Maronnier*. Je suis &c.



LETTRE

Sur l'origine des Langues & sur leur utilité

A MONSIEUR DU LIGNON.

MONSIEUR.

LA manière gracieuse & polie dont vous m'avez fait la grace de me recevoir à LAUSANNE vous donne droit à la reconnaissance la plus vive & la plus sincère : C'est vous en doner un témoignage bien foible que de vous restituer ce que je tiens de vous. Vous sçavez, *Monsieur*, qu'en parlant avec *Mr. de Bochat* des Antiquités de la Suisse, que ce Sage & Savant Magistrat promet au Public, Ouvrage qui fera autant d'honneur à la Nation qu'il en peut faire à l'Auteur lui même, vous sçavez, dis-je, que nous eumes aussi occasion de parler de l'Antiquité des Langues, de leur origine, & de leur différent caractère. Je vous écoutois avec la docilité que je dois à vos lumières, & avec l'attention qu'on doit à la Vérité : Vos Réflexions firent naître les miennes; & come mon départ ne

me laissez pas le tems de vous les proposer, je me flatte que vous voudrés bien me permettre de le faire aujourd'hui, & que vous ne trouverés pas mauvais que je manifeste & mon respect & l'affection dont vous m'honorés.

Les Langues non plus que les Homes n'ont qu'une seule & même origine, & come en remontant successivement des Homes d'aujourd'hui au premier Home, on trouve la Tige comune du Genre-humain, peut-être aussi que s'il étoit possible de faire l'Histoire des Langues anciennes & modernes, où trouveroit que toutes celles que nous conoissions dérivent l'une de l'autre, & que ce n'est qu'un seul Arbre qui a produit cette multitude de Branches, qui nous paroissent si différentes.

Toutes les Langues ont quelque chose qui témoigne qu'elles sortent d'une seule Racine : Malgré leur différence & l'extrême variété de leurs traits, il est aisé de s'apercevoir qu'elles ont un fond commun qui marque qu'elles sont d'une même Famille : Cette conformité, cette gradation sont bien naturelles, les Homes n'auroient pas pu se faire entendre si chacun eut atache un sens & des idées particulières à des sens arbitraires & de pur caprice. Pour prévenir cet inconvénient, il faut croire que le premier Home transmit

son langage à ses Descendans, & que ce langage avoit été dicté par l'Être Suprême. Les Humains, s'étant ensuite dispersés en divers Pais & aiant formé différentes Nations, oublièrent peu à peu leur ancien langage & en créèrent un nouveau; Ils retinrent cependant de la Langue primitive ce qui étoit le plus conforme à leur génie, & ne firent d'abord que changer la terminaison de certains mots. Mais ensuite ils ne se bornèrent pas là; d'un seul mot ils en firent plusieurs; & quelquefois aussi de plusieurs ils n'en firent qu'un seul: Ils allongèrent les uns, & acourcirent les autres: Chacun suivit en cela son goût & son génie, en s'éloignant plus ou moins & de l'étimologie & de l'analogie; mais cette différence étoit assez grande pour produire cette étonnante variété qu'on remarque entre les Langues.

Pour operer tous ces changemens vous voies bien, *Monsieur*, qu'il n'étoit pas nécessaire que Dieu confondit expressément le langage des Hommes, il suffisoit de les separer & de les abandonner à leur penchant. Dans le même Roiaume le langage differe d'une Province à l'autre; on ne parle pas en *Normandie*, come on parle dans le *Languedoc* & dans la *Basse Bretagne*. Les Habitans de ces trois Provinces ont peine à

s'entendre : Pourquoi cette diversité ? La cause en est la même que celle qui a produit cette variété de mœurs & d'usages qui surprennent les Voyageurs : Un Ciel différent , un Air plus ou moins subtil, des Alimens plus ou moins grossiers, une Education plus ou moins cultivée, doivent mettre nécessairement quelque diversité dans les Organes, dans le Sang, & dans le Mécanisme de l'Esprit. Par une conséquence toute naturelle, ils doivent aussi y en mettre dans la manière de penser & d'exprimer ses idées : Les uns auront les Esprits Animaux plus agités, les fibres plus délicates; ils concevront aussi les choses avec plus de promptitude, de facilité & de finesse : Ils verront non seulement ce qu'un mot a de propre & de principal, ils verront encore ce qu'il a d'accessoire, & en quoi il diffère d'un autre qui lui ressemble. Les Persones qui vivent dans l'abondance & qui ont un grand nombre d'Idées, ont aussi besoin d'un grand nombre d'expressions pour en marquer les rapports, les différences; jusques aux plus petites nuances, qui peuvent servir à distinguer les Pensées & à les modifier. Au contraire les Persones qui sont dans une sorte de disette, ou qui n'ont pas devant les yeux un si grand nombre d'objets. Celles qui ne respirent qu'un air

pe-

pesant & qui ne se nourrissent que d'Alimens grossiers ont aussi les sensations moins vives & moins délicates : Leur Esprit se ressent de la situation où se trouve leur Corps ; leur Langue est plus pauvre, parce qu'elle est proportionnée à leur ignorance. Qu'ont-ils besoin de mots pour exprimer des choses dont ils n'ont point d'idées, & que la Providence n'a pas mises à leur portée ? C'est ce qui fait que la Langue des Sauvages de l'Amérique n'est guères composée & qu'elle est toute renfermée dans un petit nombre de mots d'un usage journalier. Qu'on me permette ici une conjecture. C'est peut-être par cette même raison que les anciens Hébreux, qui passoient pour un Peuple grossier & ignorant, s'étoient bornés aux termes les plus simples & les plus nécessaires ; leur Langue, come l'a remarqué un Savant, a très peu de composés, come est sans doute celle des premiers Hommes, qui étoient tout occupés des besoins de la Vie, ils n'eurent pas le loisir de l'étendre & de l'enrichir.

Si les Causes dont nous venons de parler ont mis tant de diversité dans la manière de penser & de s'exprimer, elles n'en ont pas mis moins dans la manière de prononcer. Dès qu'on suppose que la différence des Alimens change quelque chose au Méta-

nisme & au Jeu des Organes, on établit par cela même la nécessité de prononcer différemment : De là vient que chaque Nation a une prononciation qui lui est particulière & quelle affecte un accent & une terminaison dans les Noms propres qui la distingue de toutes les autres. Vous, *Monsieur*, qui avés voïagé en divers Païs, & qui y avés voïagé en Observateur attentif & éclairé, vous avés souvent eu occasion de faire cette remarque. Mais est-il bien vrai que l'Air & les Alimens mettent quelque différence dans le Sang & dans les Organes ? Peut-on en douter, puisque les mêmes causes font peut-être seules la différence qu'il y a entre les Blancs & les Noirs, qui n'ont tous que le même Père & la même Mère ?

Il ne faut pas douter que le mélange des différentes Nations, & le Commerce qu'elles ont eu les unes avec les autres, n'aient beaucoup contribué à alterer la pureté des Langues primitives & originales. Quelquefois le Vainqueur obligeoit le Vaincu à se conformer à son Langage, mais come il étoit difficile de changer tout à coup la Langue du Païs, il se faisoit un mélange de la Langue Nouvelle avec l'Ancienne. De là naissoit un nouvel Idiome qui avoit cours parmi le Peuple & à qui l'usage donoit de

l'autorité. C'est ainsi que l'Angleterre aïan été subjuguée tour à tour, par les *Romains*, & les *Saxons* & les *Normands*, les diférens Dialectes de ces divers Peuples ont formé peu à peu ce qu'on nomme la Langue *Anglicane*. Tant que les Rois Saxons ont dominé en Angleterre, la Langue Saxone prévalut, & le pur Anglois fut presque oublié: Ensuite les Danois étant devenus les Maitres obligerent les Vaincus à parler la Langue des Vainqueurs, c'est à dire un Danois Moderne, car l'Ancien avoit été défiguré peu à peu, & lors de la Conquête de l'Angleterre, il n'étoit plus d'usage même en *Danemarck*. Quand *Edouard* le Confesseur fut sur le Trône, le *Saxon* redevint le Langage de la Cour, & passa de là au Peuple: Enfan *Guillaume* le *Conquerant* publia ses Loix en *Normand*. Pour savoir quelle étoit sa volonté il falut apprendre sa Langue: L'Obligation où l'on étoit d'exécuter fidèlement ses Ordres rendit le Peuple docile, & la perte de la liberté entraîna celle de la Langue Vulgaire. *Henri II.* porta à son tour en *Angleterre* l'usage de la Langue Française; mais il ne faut pas croire que le nouveau Dialecte éteignit tout à fait l'ancien; on le parla encore longtems en quelques Provinces éloignées, & où la Revolution se faisoit le moins sentir. Dans

les Lieux même les plus proches de la Capitale, il se fit un mélange de ces différens Dialectes, & de ce Mélange s'est formé la Langue Angliquane, qui selon les Anglois, est la plus belle de toutes les Langues, parce quelle est le produit de ce que chacune d'elles a de plus délicat, & de plus énergique.

La Langue Françoisé s'est établie à peu près de la même manière; mais nous ne saurions remonter jusqu'à son origine, dont nous n'avons pas même des vestiges. Les Anciens Gaulois n'étoient point soigneux d'écrire leur Histoire, ni même les Mystères de leur Religion; la Tradition étoit l'unique Dépôttaire de l'une, & les Prêtres étoient les Maîtres absolus de l'autre, & n'en découvroient au Peuple que ce qui convenoit à leurs interêts. Cesar nous apprend que les Druides qui étoient en même tems leurs Theologiens & leurs Philosophes n'avoient aucun goût pour écrire, & qu'ils n'ont laissé aucuns Monumens de ce qu'ils enseignoient à leurs Disciples. *Itaque nonnulli Annos videnos in Disciplinâ permanent, neque fas esse existimant ea Litteris mandare.* Cesar C. L. VI. Il ne faut pas douter que les Révolutions auxquelles les Gaulois ont été exposés n'aient apporté beaucoup de variété dans leur Langue:

Sans avoir recours à la Fable & faire descendre les Francs des Troïens fugitifs, il suffit de savoir qu'il y a fort apparence qu'ils sont sortis de la Germanie. Mr. le Comte de *Boulainvilliers*, leur donne la *Frise* pour premier Berceau : Il paroît de là que cette vaste & puissante Monarchie, qui étoit aujourd'hui l'Europe, a une origine assez incertaine & assez obscure. Peut-être a-t'on confondu les noms de *Frise* & de *Phrigie*, *Phrigia* & *Frisia*; cette ressemblance n'est pas douteuse; & il en faut bien moins pour donner lieu à l'équivoque : L'erreur peut se glisser aisément dans la prononciation & passer delà dans l'écriture. Voilà l'Étymologie, qui fait descendre les François de la Phrigie, toute trouvée.

Vous n'ignorez pas, *Monsieur*, que les *Romains* avoient subjugué presque entièrement les Gaules, & que *Constance Chlore* y établit de grandes Colonies d'Allemands, après avoir soumis une partie de la Germanie. Les Gaules devinrent ensuite la proie des *Alains*, des *Visigots* & des *Huns*, qui y firent tour à tour d'affreuses irruptions. Les Anglois furent ensuite sur le point de s'en rendre entièrement les Maîtres, & il fallut un Événement extraordinaire & imprévu pour sauver la France. De tels changemens ne se font point sans que la Langue en sou-

fre quelque alteration ; de nouveaux mots s'introduisent imperceptiblement, d'autres se perdent faute d'usage ; insensiblement une Langue n'est plus ce qu'elle étoit dans son origine. Quoique nous aïons dit que la *Frise* a donné naissance aux premiers François, il ne faut pas croire qu'ils descendissent tous de ce País. Il en est de cette Nation come de presque toutes les autres, elle se forma du mélange de divers Peuples, qui suïoient devant d'autres plus nombreux ou plus aguerris ; elle s'augmenta par des Colonies qui cherchoient un Climat plus doux, plus heureux que le leur ; il n'y a pas jusqu'à ses Vainqueurs qui n'aient contribué à son agrandissement & à sa prospérité ; les uns en y portant le goût des Arts & des Sciences, les autres en y fixant eux mêmes leur Demeure, ou du moins en y laissant de jeunes Gens qui contribuèrent à peupler le País & qui travaillèrent à cultiver les Terres : de sorte que les François, semblables aux Anciens Romains par leur courage & par leur amour pour les Beaux Arts, ne sauroient remonter un peu haut dans leur Histoire, sans y trouver des preuves de leur foiblesse, & leurs Archives elles mêmes sont des Monumens des grandes Révolutions que les Gaules ont essuïées. Mais si la France ressemble à Rome par

la petitesse de son origine, elle n'a pas besoin, non plus qu'elle, du secours du merveilleux pour doner de l'éclat à ses progrès, & à son agrandissement; elle s'est élevée par la bravoure naturelle de ses Habitans, par une fermeté à l'épreuve des plus grands revers, par de grands travaux, & par une simplicité de Mœurs qui bannissoit absolument & le luxe & la mollesse. Ce qui a doné principalement du lustre à la France, ce sont les grands Homes qu'elle a produit. Il ne leur a manqué que de bons Historiens pour être comparables aux anciens Romains. On peut dire que les progrès d'une Langue sont liés étroitement aux progrès d'une Nation; ce qui fait la gloire de celle-ci, fait l'énergie, la délicatesse & la beauté de celle-là. Pour décrire de grandes Actions, il faut des expressions fortes & dignes d'elles. De là vient que les Grecs & les Romains, si Illustres par les Evénemens de leur Histoire, n'ont pas rendu leur Langue moins célèbre par les beaux Ouvrages qu'elle a enfanté. *La Langue Françoisé, comme le remarque Mr. de Vaugelas, jouit aujourd'hui des riches dépouilles de ces Langues anciennes; elle s'est parée de leurs guirlandes; elle leur doit, peut-être, ce qu'elle a de plus magnifique & de plus pompeux.* C'est une Fille qui succède à sa Mère, & qui joint

les fruits de son travail & de son industrie au riche Héritage qu'elle en a reçu.

Les progrès de la Langue Françoisé n'ont pas été fort rapides: Du tems de FRANÇOIS I. tous les Actes publics étoient encore en Latin, mais ce Prince aiant à cœur l'honneur de la Nation ordona que d'orenavant on les écrivit en François; ce qui fut exécuté. Depuis cette Epoque, la Langue s'est bien perfectionnée, & si ceux qui vivoient alors, revenoient au Monde, à peine pourrions nous les entendre. La source est toujours la même, mais l'Eau s'est épurée dans son cours, en se filtrant au travers du gravier & du limon. La Langue Françoisé, come le dit le Pere *Bouhours*, n'étoit dans son origine qu'un miserable Jargon, demi Gaulois, demi Latin, & demi Tudesque, mais on a secoué peu à peu le joug des Langues Anciennes, & l'on a sù doner à la Langue Françoisé, l'Air, le tour & les Graces d'une Langue originale. C'est principalement aux bons Auteurs du Règne de Louis XIV. auxquels on doit cet avantage, & leurs Ecrits, comparables à ceux des Grecs & des Romains, semblent avoir porté la Langue Françoisé à son plus haut point de perfection.

Il ne faut pas s'imaginer que la Langue Françoisé soit la seule qui se soit perfection-

née peu à peu, & à laquelle on ait fait de grands changemens. *Quintilien* dit, que la Langue Romaine de son tems étoit si différente de celle des premiers Romains, que les Prêtres n'entendoient presque plus les Himnes que les premiers Prêtres de Rome avoient composées pour être chantées devant leurs Idoles. L'Amour de la nouveauté, la différente manière de prononcer les mêmes mots, la bisarerie de l'usage, les inclinations particulières de certains Peuples pour certaines Lettres & pour certaines terminaisons, les Colonies qui se transplantent d'un País à un autre; tout cela doit produire necessairement une grande variété dans une Langue: De-là naissent les différens Dialectes qui n'ont qu'une seule & même origine. Mais ce qui cause la diversité des Langues n'en hâte pas les progrès & n'en fait pas la perfection. On la doit à de grands Genies, qui les cultivent avec soin. La Langue Greque n'a jamais été plus belle que du tems d'*Euripide* & de *Demosthenes*. La Langue Latine a paru dans tout son éclat, pendant la Vie de *Cicéron* & sous le Règne d'*Auguste*, & la Langue Françoisé doit peut-être tout son lustre aux excellens Ouvrages des *Arnaud*, des *Pascal*, des *la Bruière*, des *Racine* & des autres Auteurs célèbres qui ont immortalisé le Règne de

Louis XIV. A mesure que les Arts & les Sciences se perfectionent dans un País, la Langue s'enrichit des termes qui sont propres à les exprimer. *Ainsi les Grecs, dit le Pere Lami de l'Oratoire, aiant travaillé avec plus de soin à perfectioner les Sciences, les termes des beaux Arts viennent presque tous du Grec: L'Art de naviger à été fort cultivé dans le Nort, plusieurs de nos termes de Marine viennent du Nort.*

Vous me demanderés peut-être, *Monsieur*, la preuve de ce que j'ai avancé sur l'origine des Langues & sur les causes de leur diversité; il n'est pas juste que vous m'en croiés sur ma parole, aussi l'apuierei-je sur l'autorité de Gens qui ont bien étudié l'Antiquité & dont le témoignage n'est pas suspect. *Samuel Bochart*, dans sa Géographie sainte, nous apprend qu'il est facile de démontrer que la Langue Greque & la Romaine tirent leur origine de la Langue Hebraïque, qui est la première de toutes les Langues. *On tire aisement de cette Langue, dit-il, les anciens noms des Villes, des Provinces & des Peuples qui les ont premièrement habités.* J'ai dit que les Colonies ont beaucoup servi à multiplier les Langues: Le Pere *Lami* assure que les *Tiriens*, qui trafiquoient autrefois par toute la Terre, avoient porté leur Langage de tous côtés. *On parloit, dit-il, à*

Cartbage, Colonie des Tiriens, la Langue Phenicienne, qui est un Dialecte de l'Hebreu, come on peut le démontrer par plusieurs argumens, mais particulièrement par les Vers écrits en Langage Punique ou Carthaginois, qui se lisent dans Plaute. Personne ne contestera que les Conquerans n'aient beaucoup contribué à la multiplicité des Langues: Chacun fait que les Espagnols ont plusieurs Mots Arabes, aiant été très longtems sous la Domination des Mores, qui parlent Arabe. La Langue Arabe elle même a certains raports avec la Langue Hebraique, qui montrent qu'elles ont une sorte de proximité. Ne diroit-on pas que les Langues modernes sont forcées de rendre hommage aux anciennes, & quelles ressemblent, en quelque manière, à un Fleuve, qui malgré les contours qu'il fait, en s'éloignant de sa source, y conduit naturellement ceux qui veulent le remonter? C'est ainsi qu'un Savant a remarqué que la Langue Greque a encore un grand nombre de mots qui viennent originaiement de l'ancien *Scithe*, dont on pretend que le *Gaulois*, le *Tudesque* & le *Thrace* n'étoient que des Dialectes. *L'Allemand* a de même plusieurs mots qui sont tirés du *Grec*, semblable en cela à la Langue Latine qui a la même origine. Cela paroît par ces mots qu'un habile Home cite co-

me des exemples. *Ager*, *Axer*, un Champ; *Anger*, *Angst*, Angoisse; *Cella*, *Keller*, une Cave; *Corona*, *Krone*, une Courone: Ces termes même décelent assés la naissance, ou plutôt les larcins de la Langue Française, qui s'est enrichie aux dépens des Langues Anciennes. Come elle leur a succédé, elle s'est emparée de leurs biens, qu'elle a sù augmenter & se rendre propres. L'*Abbé Menage* dans ses Etimologies a obligé la Langue Française d'avouer une partie des Vols quelle avoit habilement déguifés, & l'a en quelque manière prise sur le fait. Vous sçavés, *Monsieur*, come on s'est moqué de lui sur l'origine qu'il done à *Alfana*.

Alfana vient d'Equus sans doute :
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Cette Etimologie toute incertaine & toute éloignée qu'elle paroît, n'en est peut-être pas moins vraie. Les Langues ont le sort des choses humaines dans lesquelles il se fait des changemens réels, mais presque imperceptibles. Les Usages varient presque d'une Année à l'autre. Les Systèmes des Philosophes ne sont pas à l'abri de ces sortes de Vicissitudes. La Religion des Anciens Romains n'étoit pas la même sous les Consuls

que sous le Règne de *Numa*. La Religion Chrétienne, elle même, si claire & si respectable, combien de changemens & d'abus certaines Sectes, à la honte de la Raison, n'y ont-elles pas introduit ! En un mot, *Monsieur*, les Langues ont la destinée de ceux qui les parlent ; il ne seroit pas juste qu'elles eussent plus de consistance que nous, & qu'elles fussent immortelles, dans le tems que nous passons avec tant de rapidité.

Ce trait de *Morale*, qui m'est échappé, m'avertit de finir : Vous sçavez, *Monsieur*, qu'il me convient moins qu'à personne de prendre le Stile & le Ton d'un Prédicateur, *n'ayant pas l'honneur d'avoir place ni dans la Compagnie, ni dans l'Academie*. Ne vous flatés cependant pas d'en être quite encore ; je me souviens que je vous ai promis de parler de l'étude & de l'utilité des Langues, mais je craindrois de vous fatiguer trop long-tems, & vous me permettrés de renvoier cette matière à une autrefois. Je suis avec respect.

MONSIEUR

GENEVE le 26.
JUN 1742.

*Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur.*
J. B. T.



LES CONSEILS

ÉPÎTRE A AMINTE.

SUR cette Époque inévitable
Où, coupant le fil de nos Jours,
Une Mégère inexorable
Doit mettre fin à nos Amours;
Ni sur le Sort impénétrable,
Dont les revers, & les retours,
Par un Mélange indubitable,
Doivent en nuancer le cours,
Jamais ne consulte personne!
Ignorant ce qui l'environe,
Et toujours prêt à s'égarer,
Sur l'Avenir, qui nous talone
Quel Mortel pourroit t'éclairer?
Notre Ame a bien sa Mécanique,
Des ébranlemens, des ressorts,
Un Jeu qui constamment l'applique
Et la soumet a des rapports;
Et c'est par là, qu'environnée,
De besoins & d'objets divers,
Suivant qu'elle en est dominée
L'on conjecture nos travers;
Et qu'au hazard de te déplaire,
Je pourrois amicalement,
De tes penchans dépositaire,
Te pronostiquer aisément;

Si débrouiller ton Caractère
Etoit l'office d'un Amant.
Quoi que dans ta coufe, illustrée
Par Plusieurs Conquêtes de prix;
Malgré tes graces, & tes ris;
Ton port, ta démarche assurée,
Et tes caprices favoris,
Ma Muse iroit en égarée
Predire a ta Beauté, parée
De tous les charmes de Cipris,
Un Règne de courte durée,
Si toujours ton Ame enyvree
S'abandonne aux sens trop chéris:
La Pareffe en est le prélude,
L'on suit avec facilité
Ce qui ne coûte point d'Etude,
Et l'imbécile Oisiveté
Gagnant toujours par l'habitude
Nous ôte notre activité.
Mais puisque des riens nous dérangent,
Et qu'avec nos rapports qui changent,
Nos mouvemens doivent changer,
Que serviroit de présager?
Chacun dépend de son affiète,
L'affiète change où qu'on la mette,
Et trop souvent du blanc au noir,
Pour qu'un Mortel puisse prévoir,
Ni percer les Causes secondes,
Que Dieu seul a pû contenir
Depuis l'origine des Mondes,
Et qui ne cessent de fournir
Des matières toujours secondes
Pour les Epoques à venir.
Combien de lûeurs passagères
Font naitre & mourir nos projets!
Quand mille causes mensongères
Nous en promettent le succès.

D'invisibles & d'étrangères
 En interrompent les effets,
 Et par des routes inconnues
 Traversent le point de nos vûes,
 Et déplacent tous les Objets.
 A l'Enfance, où tout est prodigé,
 Où la moindre ombre, une vapeur
 Nous épouvante, où nous affige,
 Laisant donc l'importuné peur;
 Le trouble, & les vœux imbéciles
 Aux Ambitieux, aux Tirans;
 Et les parures inutiles
 Aux Femmettes, aux faux Grands;
 Jamais, dans le soin de paroître
 Ne laisse tes jours s'échaper!
 Dès que l'Orgueil devient le Maître
 Tout aide alors à nous tromper;
 Mais que le soin de te conoitre
 Soit le premier à t'occuper!
 AMINTE! Cherche dans toi même
 Cette Félicité suprême,
 Qu'en vain tu chercherois ailleurs;
 C'est tout le secret de la Vie!
 La plus fidèle Astrologie
 N'en peut annoncer de meilleurs.
 C'est par là, de ses destinées,
 Que le Sage devient l'Auteur,
 Et que laissant au Créateur
 Fixer un terme à ses Années,
 Il verroit la Tête croûter
 D'une Ame inébranlable & Tûre.
 De quoi pourroit-il se troubler?
 Devant le Dieu de la Nature
 Ce n'est qu'au Coupable à trembler.

TURIN. I. RIGAUD.



O D E

A L A

REINE D'HONGRIE.

Atribuée à Mr. DE VOLTAIRE.

Fille de ces Héros, que l'Empire eut pour Maîtres,
Digne du Trône auguste, où l'on vit tes Ancêtres,
Toujours près de leur chûte, & toujours affermis,
Princesse Magnanime,
Qui jouit de l'Estime
De tous tes Ennemis ;

Le François généreux, si fier, & si traitable,
Dont le goût pour la Gloire est le seul goût durable,
Et qui vole en Aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde son Empire,
Te Combat, & t'admire,
T'adore & te poursuit.

Par des Nœuds étonans, l'altière Germanie,
A ses puissants Rivaux, malgré soi réunie,
Fait pour l'Europe entière un objet de pitié ;
Et leur longue Querelle,
Fut cent fois moins cruelle,
Que leur triste Amitié.

Quoi ! Des Rois bienfaisans, ordonent le Carnage,
Ils annoncent le Calme en amenant l'Orage
Et prétendent conduire à la tranquillité,

D

50 JOURNAL HELVETIQUE

Les Nations tremblantes,
Par les Routes sanglantes
De la Calamité?

Ministre vénérable, à qui les Destinées
Ont de l'heureux NESTOR, acordé les Années,
Sage que rien n'alarme, & que rien n'ébloût,
Veux tu priver le Monde,
De cette Paix profonde,
Dont ton Ame jouit?

Ah! S'il pouvoit encore, au gré de sa prudence,
Tenant également le Glaive & la Balance,
Fermer, par des ressorts aux Mortels inconnus,
De sa Main respectée,
La Porte ensanglantée
Du Temple de Janus!

Ah! Si de l'Or François les sources égarées,
Ne fertilisoient plus de lointaines Contrées,
Ramenioient l'Abondance au sein de nos Remparts,
Enrichissoient nos Villes,
Arrosoient les Aziles,
Où languissent les Arts!

Beaux Arts, Enfans du Ciel, de la Paix & des Graces,
Que LOUIS, en triomphe amena sur ses traces,
Ranimez nos Travaux, si brillants autresfois,
Nos Mains découragées,
Nos Lires négligées,
Et nos tremblantes Voix.

De l'immortalité vos Travaux sont le gage.
Tant de Traités rompus, & suivis de Carnage,
De Triomphes d'un jour, un moment célébrez,
Tout passe, tout retombe
Dans une Nuit profonde,
Et vous seuls demeurez.



VOICI un Quadrain qui a été fait à *Lausanne* par un Gentil-homme dont on n'a voit vû encore aucun Ouvrage, du moins qui ait parû aux yeux du Public. Il seroit superflû de louer son Esprit qui brille dans cette petite Pièce. Il est si rare de bien louer, de louer en peu de mots, de réunir en si petit Volume la force, la justesse & l'élegance, qu'un Quadrain de ce Caractère est sur du goût general, & d'une espèce d'Immortalité.

Celui ci a été fait pour être mis au dessous du Portrait du ROI DE PRUSSE, dont l'Estampe gravée par un Ouvrier célèbre se verra à la tête de la belle Edition des Oeuvres de l'Illustre Mr. BERNOULLI, qui vient de s'achever à *Lausanne* dans l'Imprimerie de Mrs. *Bousquet & Compagnie*. Voici l'Eloge de ce Grand Prince.

DAns les Cœurs de tous les Mortels
Ses Vertus, ses Exploits, graveront
son Image,
Bellone en pare ses Autels,
Minerve en orne cet Ouvrage.

*Par M. Le Conseiller Polier de
Germain.*



C O U P L E T

Sur l'Air de la Princesse de Charolois.

MONTEMART voudrois tu danser
Les Folies d'Espagne ?
Nous allons te les commencer,
En ouvrant la Campagne :
Nous avons de bons Instrumens ,
Qui marquent la Cadence :
Mais tu l'arrêtes trop long-tems ,
Dessus la Révérence.



EPIGRAMME.

PAr un Procès ému sur Mariage ,
Après Contrat signé , ratifié ,
Et dans l'Eglise enfin sanctifié ;
Après qu'Himen à fait son personnage ,
Trois Mois gaiement & sous réel présage ,
Tant que Poupart hausse ja le Pourpoint ,
On interdit ce couple , on le déjoint ,
En le taxant d'union criminelle
Or sur ce pied , vraiment , que seroit-elle ,
Si des susdits manquoit le moindre poinçon ?



A

L' A U T E U R

*D'une Lettre sur l'Amitié & sur la Retraite,
insérée dans les Journaux Helvétiques,
des Mois de Juin & Juillet 1740.*

MONSIEUR.

QUelque tems après que vôtre Lettre sur l'Amitié eût parû, j'avois eû le dessein de me doner l'honneur d'y faire une manière de Réponse, & je l'avois même préparée; mais avant que d'avoir pû l'envoyer, je fûs obligé de faire un Voïage, qui m'ayant retenu long-tems en Pais étranger, m'avoit presque fait oublier mon dessein, ou fait croire que je serois à tard pour l'exécuter. Cependant la nouvelle Lettre qu'on vient de vous adresser sur le même sujet, m'a remis mon projet en mémoire & m'a fait penser que je ne serois en tout cas pas plus à tard que ce nouveau venu. Ce n'est point que je me propose de m'opposer à cette nouvelle Réponse, trop respec-

table en elle même, & venant à ce qu'il paroît de trop bon lieu, pour y faire des opositions, ne fut-ce que par ce qu'elle envisage la chose par la Religion, par l'Amour Divin, & par l'Union avec nôtre Sauveur. J'adopte de tout mon Cœur le fond de ces Idées, d'autant plus qu'elles suposent pour l'Amitié, la Vertu que je veux aussi moi même. Je vous assure que je suis charmé qu'on nous tourne & qu'on tourne l'Amitié elle même de ce côté là. C'est nous rendre & la Foi en Christ bien aimable, & l'Amitié bien digne de nôtre attention: A Dieu ne plaise, que j'allasse même me fans y penser détourner les Homes d'aimer Dieu & de s'aimer en Dieu! Il semble seulement qu'on peut prendre aussi la chose sur un ton un peu moins haut & doner un peu plus à l'Amitié, aussi bien que l'envisager un peu plus come une Vertu humaine & un Bien de ce Monde, quoique toûjours come une chose subordonnée à l'Amour de Dieu, & à l'Union avec N. S. Je ne sai encore si la sorte d'Amour que l'Auteur propose, soit pour Dieu, soit pour le Prochain, n'exclut point peut-être une Amitié particulière, telle que celle dont il s'agit chés vous, & dont il peut s'agir entre deux Amis particuliers, au moins avoüe-je, que j'avois de la peine à

démêler dans la Lettre de cet Auteur, si après l'Amitié qu'il propose, il est permis ou possible qu'il y ait une Amitié particulière: Aussi nous laisse-t'il tous à une Charité générale, qui est assurément admirable dans la Religion & qui doit être entre tous les Chrétiens, mais qui n'est point l'Amitié particulière. Et quoi qu'il soit vrai qu'après tout, c'est à la Charité qu'il faut en revenir & se borner, avec le Commun des Homes, puisqu'on ne trouve guères de lieu à l'Amitié; Cependant cette Charité bannit-elle l'Amitié, ou doit-elle être confondue avec ce qu'on appelle Amitié? Ne sont ce pas des choses assez différentes? La Charité est pour tous; elle est plus fondée sur la Misère comune, c'est come une grace accordée: Mais l'Amitié est entre Particuliers; elle est plus fondée sur le Mérite, elle peut se trouver outre la Charité, & elle ne doit pas tout à fait être négligée. Aussi voit-on que celui qui a été la Charité même a eû encore une Amitié particulière, & si nous pouvions avoir cet Agrément de plus, ne pourrions nous pas nous le procurer? Mais quoi qu'il en soit, voila ce qu'il m'a falû dire, sans quoi ma Lettre auroit été tout à fait à tard: La voici donc telle que je l'avois faite.

Experto crede Roberto.

SANS chercher, *Monsieur*, quelque beau commencement pour peu de chose, j'aurai l'honneur de vous dire tout simplement, que j'ai vû l'invitation que vous faites a quelque honête Home de se joindre à vous, pour passer vos jours dans la Retraite & en Amis, & j'ai vû aussi ce qui vous a été représenté là dessus: Sur le portrait que vous faites de vous même ou sur ce qui en paroit par vôtre invitation & vôtre dessein, aussi bien que par toute vôtre Lettre, je dois aussi vous dire que j'ai conçu une grande Amitié & beaucoup d'estime pour vous: Je vous regarde même, si vous le voulés bien, come un bon & cher Ami, quoiqu'inconu. Autant que je puis favoir ce que vous êtes par ces endroits là, & autant que je puis me conoitre moi même, je comprends que nos humeurs compatiroient assés ensemble, & que nous serions peut-être le fait l'un de l'autre. Je dis beaucoup sur mon propre compte, après l'idée que je me suis formée de vous; Mais si c'est trop, je puis néanmoins vous assurer qu'en venant au Monde, j'ai aporté un Cœur fait pour des Amis, *Et qui n'est que pour des Amis.* J'ai toujours aimé une Retraite, telle que celle où l'on peut-être avec quelques Per-

sones choisies, sages, capables de reflexion & adonnées à l'Etude; & pour ne plus parler de moi-même, quoique je puisse le faire plus librement, étant entièrement inconnu, je vous prierai seulement de me tenir pour vôtre Ami, quoi qu'inconnu aussi.

Je ne vous dis cependant point tout cela, *Mon très cher Ami*, pour vous faire venir la pensée que vous aiez trouvé en moi l'Ami que vous cherchez: J'ai bien d'abord goûté à divers égards le genre de vie que vous proposez entre des Amis. Je n'estimai jamais rien tant que l'Amitié. J'ai toujours lû avec beaucoup de plaisir tout ce qui a été écrit sur ce sujet; parce que le tout étoit conforme à mon goût; J'aurois volontiers brûlé de l'Encens à l'honneur des vrais Amis dont l'Histoire nous parle, mais à présent, j'ai seulement voulu me donner le plaisir de m'entretenir ici avec vous, sur vôtre proposition & vôtre dessein.

Tout ce que vous avez proposé dans vôtre Avis au Public, se réduit à trois choses: A trouver quelque Ami: A vivre dans la Retraite; Et à vivre dans l'Indépendance: Voilà aussi sur quoi je vous entretiendrai.

J'ai bien 50. Ans d'expérience & de reflexion en matière d'Amitié, mais je ne pretens pas par là être crû là dessus sur ma parole. Je crois seulement pou-

voir en parler : Je ne veux cependant pas, come d'autres l'ont fait, amener ici rien de trop loin ; je ne remonterai pas jusqu'à une Courone Impériale abdiquée, mais regretée : Je suis très-assûré, que supose qu'un Home de vôtre goût eut abdiqué une Courone, il ne lui arriveroit jamais de la regretter. Vous series bien aussi sage que **DIOCLETIEN**, qui ne voulut point reprendre l'Empire qui lui étoit ofert, & aima mieux se borner à son Jardin. Ce regret étoit bon pour un **CHARLES V.** Il faut d'autres Réflexions pour un Esprit de vôtre sorte. Je ne ferai pas venir non plus, come à tour de bras, jusqu'au Péché Originel, pour donner en passant, un coup de bec à l'Ortodoxie, je vous crois un Esprit trop sage, pour gouter la Raillerie en telle matière ; je me bornerai à ce qui est plus de nôtre sujet & de nôtre usage.

Rien n'est plus beau que l'Amitié, non seulement entre ce qu'on apelle des Amis, mais même, qu'est-ce qu'un Mari qui n'est pas Ami, qu'une Femme qui n'est pas Amie, que des Enfants, des Freres, des Voisins, des Compagnons qui ne sont pas Amis ! Il seroit aussi bien à souhaiter, que ceux qui sont capables d'être de vrais Amis pussent se rencontrer & vivre ensemble : Quelle joie n'aurois-je point de passer mes Jours avec un Ami come vous ! Que de douceur ! Que

d'Agrémens ! Que de Consolation ! Que d'Edification ! Que de Délices !

Je vous avoüe cependant, mon cher Ami inconnu, que par cela même que l'Amitié est si belle, mais les vrais Amis si rares, je crois que c'est peine perdue que d'y penser & d'en chercher : Pour être Ami, tel que vous le demandés, il faut être, & assés genereux pour vouloir faire le bonheur d'autrui, & assés détaché des Honeurs, des Plaisirs, des Richesses & du Monde entier, pour chercher son bonheur dans un autre que soi & d'un même Sexe. Cela se trouve-t'il beaucoup entre les Créatures humaines ? Y a t'il bien des Homes ainsi disposés pour des Homes, & bien des Femmes ainsi disposées pour des Femmes ? La Nature porte t'elle là ? Y a t'il bien des Gens qui soient assés pur Esprit, pour être si épurés ? Ce détachement est tout ce que l'Amour peut faire dans un Sexe en faveur de l'autre : Lui seul fait de ces Miracles, ou au moins l'Amitié n'en fait que si rarement, qu'il ne faut pas espérer d'en voir : Aussi l'Histoire ne nous fournit-elle que très-peu d'exemples de vrais Amis : On peut presque dire qu'il n'en naît qu'un en 500. Ans, come on l'a débité du Phénix, & come SENEQUE l'a dit de l'Home de bien, qui est aussi le seul Home propre à être Ami :

L'on ne doit pas s'attendre à ce que le présent soit plus heureux en cela que le passé, & l'avenir lui sera sans doute semblable. *Chair & non Esprit*, c'est la Devise ordinaire des Hommes.

Suposés même, que nous fussions vous & moi de parfaits Amis, comment ferions nous pour nous joindre? Une Epouse peut aller d'un bout du Monde à l'autre pour vivre avec son Epoux, mais vous ne voudriés pas renoncer au beau séjour, que vous dites qu'on vous a offert; & la Conscience & l'état de mes affaires ne me permettroient pas de quitter l'endroit où je suis quelque libre que je sois d'ailleurs, car je n'ai à présent ni Femme ni Enfant: Que savons nous aussi, si nos Religions seroient assés les mêmes pour pouvoir vivre ensemble, sans quelque refroidissement: Vous dirai-je encore que je ne pourrois pas porter avec moi une grosse Dote au Couvent, & il faut pourtant, nonobstant toute belle Amitié, qu'un Couvent soit renté; car nous ne voudrions pas vivre en Religieux Mendians, ni même en Reclus peu acomodés: Vous avés sans doute des Rentes belles & bones, mais je ne saurois être de l'avis de la Chanson qui dit, *Heureux qui vit du Bien d'autrui!* Je vous crois aussi assés bon Ami, pour me dire que, *Omnia amicorum*

comunia ; mais croïés de même que je voudrois aporter quelque chose en Communauté, par cela même que je suis d'un naturel d'Ami. Je vous parle avec franchise & d'ailleurs je suis un bon Suisse, ce qu'il n'étoit peut-être pas nécessaire de dire. Ajoutés à tout cela que je suis déjà trop vieux pour être tout à fait goûté de vous : Mon âge que je vous ai assés annoncé devoir être pour le moins de 60. Ans ne conviendrait pas avec le vôtre, qui paroît encore quelque peu jeune, par cela même que vous cherchés encore un vrai Ami, & que vous vous proposés de vivre dans la Retraïte avec quelqu'un de ce genre : Si vous étïés aussi vieux que moi, vous auriés fait tant d'expériences que vous ne chercherïés ni ne vous proposerïés plus rien de tel.

Car, *Mon cher & bon Ami*, j'ai bien de la pratique en fait d'Amitié : Je pourrois vous faire là dessus un Volume d'Histoires, & vous en verriés d'assés curieuses, si je vous les recitois toutes.

Je vous dirai par exemple, que déjà dans cet âge où l'on est encore Enfant, mais où l'on comence à avoir quelque sentiment, je remarquois que quoi que mes Camarades vinssent vers moi, ce n'étoit pas moi qu'ils cherchoient, mais que c'étoit le divertissement. Je sentoïs bien que je les

voïois eux mêmes avec plaisir , mais j'étois déjà frappé de ce qu'il ne paroïssoit en eux d'empressement que pour les Filles. Je remarquois bien aussi que les Filles n'avoient d'empressement que pour les Garçons , & qu'entre elles il n'y avoit que froideur , à moins qu'elles ne pûssent se joindre pour parler des Garçons : Tout cela m'étonnoit , & je n'étois pas capable de le démêler ; mais je n'ai que trop compris dans la suite , que tout cela signifioit déjà , que Gens d'un même Sexe ne sont guères faits pour se chercher les uns les autres , & pour vivre ensemble dans une liaison particulière : Le premier Ami que j'entrepris de voir , fut un jeune Home qui avoit la physionomie tout à fait belle , & ses manières paroïssent franches & naturelles : Mais le drôle étoit bien plus naturel & plus franc avec les Filles. Je découvris bien-tôt qu'il avoit toujours quelque intrigue secrète avec elles.

Celui que j'entrepris après cela se trouva si plein & si amoureux de soi même , qu'il n'étoit pas possible qu'il pensât à autre chose qu'à lui ; à moins que dans quelques momens où las de s'occuper de lui même , si tant est qu'il pût s'en lasser , il ne pensât un peu aux Filles ; & je ne fais si ce n'étoit pas moins pour les Filles mêmes qu'il pensoit à elles que pour pouvoir s'admirer &

s'applaudir come un beau Garçon digne d'être aimé des Belles : Je parle son langage : Mais enfin je le laissai à lui même.

J'en cherchai un autre & je rencontrai un Génie d'un Caractère qui m'a toujours frapé. Je l'aimai & come je lui témoignai de l'Amitié, il ne pouvoit pas ne m'en point témoigner à son tour ; mais dès que je cessois de le tenir auprès de moi, il se tournoit au Sexe : Le rapellois-je ? Il revenoit. Mais pouvoit-il s'échaper, il ne manquoit pas de le faire, en sorte que c'étoit entre lui & moi, une faite & un rapel qui se succedoient sans cesse ; & autant que je refesois, autant il defesoit : Enfin las d'un tel Manège, je le laissai tout à fait courir.

Je n'oublierai non plus jamais un autre Ami, qui ne vouloit se servir de moi, que pour avoir quelqu'un à qui raconter ses joies matrimoniales : Je quitai bientôt un tel Extravagant. J'ai eu aussi un Ami qui auroit eû quelque Amitié pour moi, s'il n'eut craint de déplaire à tel & à tel : C'étoit un Esprit timide, un de ces Homes qui ont peur de faire une bone Oeuvre, qui pour faire la moindre chose en faveur d'un Ami, auroit contemplé & speculé dix lieuës à la ronde, pour savoir ce que tel & tel en auroient pensé, & ce qui auroit pû lui en avenir.

Un autre avoit une autre sorte de crainte, il vouloit bien m'aimer; mais dans le secret; quand nous étions seuls, j'étois *son cher & bon Ami*, mais dès que quelqu'un paroïssoit, j'étois apellé *Monsieur*. N'est-ce pas là une manière d'honorer bien insultante? Il n'avoit cependant rien au dessus de moi, qu'un vain titre, qu'il faufileoit à son Nom.

J'ai vécu plus de dix ans avec un Ami dans cette familiarité que l'égalité, quelque amitié, l'honnêteté & un Commerce fréquent autorisent; mais étant un jour entré chés lui pour demander & très-honêtement un petit service à quelqu'un de ses Domestiques, il se plaignit fort de la liberté dont j'usois, & me traduisit come un Home qui faisoit le Maître chés lui: Je n'avois jamais eû occasion de conoitre le fond de cet Home là, pendant dix Années de fréquentation. Que feroit-on quand on ne peut pas conoitre les gens? Et il y en a qu'on ne conoit même jamais, quoi qu'on passe avec eux longues Années: Mais cette petite Avanture me fit découvrir un vilain tond dans un Home assez malhonnête, pour trouver mauvais que j'eusse demandé de son Valet, ce que lui même auroit dû lui ordonner de me faire. Je continuai cependant de voir cette espèce d'Ami jusqu'à la mort, mais avec
la

la défiance & le peu d'Amitié qu'il méritoit. On ne romt pas } toujours avec tout le Monde.

Une autrefois je m'adressai à un Homme qui se trouva une de ces Têtes sensées, qui vont au solide, qui pensent à un Etablissement, qui se proposent un but fixe, un Mariage, un Menage, un moïen legitime de gagner, l'établissement d'une Maison & pareilles choses. Je vis bientôt qu'un tel Homme pourroit bien être un Ami ordinaire, mais non un vrai Ami; il étoit trop occupé des choses contraires à la vraie Amitié: mais je vous avoué qu'il ne fût pas celui que jé blamai le plus; Car enfin le nécessaire de cette Vie, c'est le solide.

Mais en vous parlant d'un autre Ami, il est juste de lui faire honneur, & de faire honneur à l'Amitié, en vous avouant, qu'il n'est pas impossible de trouver un vrai Ami. Parmi le grand nombre d'Amis que j'ai essayé d'avoir, il s'en est trouvé un seul qui ait pû l'être de cette manière particulière & forte, qui mérite le beau nom d'Ami: Mon Cœur le regrette encore, quoi qu'il y ait plus de 20. Ans que je l'ai perdu; Quel digne Homme! Quel excellent Homme! Mais il fût apellé en *Angleterre*, où je crois qu'il est mort, & dès son départ, il fût perdu pour moi; car *qu'est-ce qu'un Ami*

qui est à quelques cent lieues ? Je crois aussi que ce n'est pas si loin, ni a beaucoup près, que vous voudriés en avoir un : Voila toujours comment les Homes ne sont pas faits pour vivre ensemble d'une manière intime, & en même tems durable : S'il arrive qu'on trouve un bon Ami, mille choses, ne fût ce que la Mort, viennent vous l'enlever : D'ailleurs, très peu de Persones sont disposées à se lier avec d'autres de leur espèce ; la Nature ne porte pas la ; & quoi qu'il entre dans les Couvents bien des Gens qui se lient à Gens d'un même sexe, pour toute leur vie, ce n'est pas par des raisons d'Amitié, ainsi l'on n'en peut pas conclure qu'il y ait des Persones qui voulussent s'unir, come vous le demanderiés.

J'ai bien encore à présent quelques Amis, & entre eux, il y en a que je fréquente depuis plus de 40 ans ; mais en vérité je ne conois les uns que toujours plus en mal ; d'autres, je ne les conois point précisément encore, ni ne les conoitrai jamais ; d'autres sont de très honêtes Gens, mais il n'y a point de *Pilade* ni d'*Oreste* : Je suis même depuis bien des Années dans un Pais, où je ne conois pas un seul Individu qui sache ce que c'est qu'Amitié, ni même qui en ait d'idée ; mais tous savent, & d'abord, & à merveilles, ce que c'est qu'Amour : Et que
croiés

croiés vous, Monsieur, que cela signifie pour nôtre sujet ? Ce n'est pas au moins ici, où vous viendrés chercher quelque Ami. Quand j'ai parlé à quelques uns de nos Habitans, de l'invitation que vous faites à quelque Home d'aller vivre avec vous en Ami, ils en ont été étonés come d'une chose inouïe, incompréhensible & même contre Nature.

Remarqués, je vous prie, que de ce nombre de prétendus Amis dont je vous ai parlé, il n'y en a eu qu'un seul que je puisse compter qui m'aimât un peu particulièrement ; c'est le dernier dont je vous ai parlé, parce que ce fût lui qui me rechercha, au lieu que ce fût moi qui recherchai les autres : Or en matière d'Amitié, il n'y en a guère sur laquelle nous puissions un peu compter, que celle qui nous a recherché : Je vois bien qu'on pourroit compter sur la vôtre, puisque vous cherchés un Ami ; mais je ne crois pas que vous puiffiés avoir la même confiance, pas même en ceux qui voudroient être recherchés.

Prenés garde encore, s'il vous plaît, que je ne demandois point à beaucoup près autant de mes Amis, que vous en demandé-riés : Je n'entendois point qu'ils quitassent rien, qu'ils rompissent aucun commerce nécessaire qu'ils en fissent moins ce à quoi

ils pourroient être apellés &c. J'aurois seulement souhaité qu'ils eussent eû de l'affection pour moi, & que nous eussions eû entre nous un comerce plus cordial, plus uni, plus affectueux qu'avec toute autre Personne; à moins que je n'excepte une Femme & des Enfants. Si donc je n'ai pû obtenir le moins, obtiendriés vous le plus? Car il ne s'agit pas proprement de vôtre mérite, je vous crois mille fois plus digne d'amitié & d'attachement que je ne le suis, mais il s'agit des dispositions de ceux qui devroient être Amis, & vous n'en trouverés pas qui vous rendent ou ce que vous pourriés mériter, ou ce que vous pourriés souhaiter.

Vous me dirés sans doute, que nonobstant mes expériences, je n'ai pas essayé tous les Homes, & qu'ainsi il pourra se trouver quelqu'un capable d'être vrai Ami. Je conviendrai de cela; car n'y eut-il, que ce que je ne vous ai pas essayé en matière d'Amitié, vous qui êtes propre à être ce vrai Ami, je ne puis pas dire que j'aie tout éprouvé, & qu'il n'y ait personne qui puisse être un Ami véritable; mais aussi, quoique je ne vous aie pas éprouvé, il suffit que nous ne sommes pas en état de pouvoir nous joindre; ainsi c'est pour moi, comme si vous n'étiés pas au Monde, & c'est là une preuve de l'impossibilité où nous sommes de
vivre

vivre ensemble, & par conséquent d'être Amis. Et quand vous voudriés prendre toutes les précautions possibles pour le choix de ceux que vous recevriés pour Amis dans votre Retraite, qui vous assurera que vous n'y ferés point trompé, aussi bien que je l'ai été ?

Vous ne voudriés sans doute pas accepter le premier venu & de quelque Religion qu'il fût : Quand *Cicéron*, *Lelius*, *Scipion*, *Mrs. de Sacy* & de *St. Evremont*, qui ont dit, ou à qui on a fait dire de si belles choses sur l'Amitié, se presenteroient à vous avec leurs beaux Discours, les recevriés vous sur leurs beaux discours seuls ? Pour moi, je ne goûterois pas *St. Evremont* pour Ami, ni même *Cicéron* : J'admire la finesse de leur Esprit ; mais je ne me fierois pas beaucoup à leur Cœur. Je goûterois bien plus *Lelius* ; *Scipion* & *Mrs. de Sacy*, mais cependant je ne voudrois accepter ni les uns ni les autres pour Amis particuliers sans examen. Il s'en faut bien qu'on puisse, de ce qui a été dit sur la belle Amitié, conclure que ceux qui ont dit ces belles choses fussent en effet de vrais Amis : ou si vous voulés éprouver quiconque se présentera, comment dans votre Retraite l'éprouverés vous ? Par quelles affaires ? Et si vous croiés avoir trouvé cet Ami, & qu'il falût vous quitter, quel éclat, après une Invitation publique come la vôtre !

Quand vous auriés eù un Ami pendant dix Ans, & qu'il viendroit à vous manquer, soit par sa faute, soit par la mort, vous n'y auriés que de la honte, ou beaucoup de regret. Je vous souhaiterois de bon Cœur un Ami aussi excellent que l'Illustre de FENELON, Archevêque de Cambrai, lui qui a dit de si admirables choses sur l'Amitié; *Il en coûte*, dit-il, *beaucoup d'être sensible à l'Amitié, mais ceux qui ont cette sensibilité seroient contents de ne l'avoir pas, ils aiment mieux souffrir que d'être insensibles.* Ho quel bon Cœur! Quel excellent Caractère! Mais que de regrets vous auriés de perdre un tel Ami! Épargnés vous, mon bon Ami, épargnés vous ces regrets,

Je vous avouë que j'ai cependant quelque dépit, qu'un honête Home come vous, ait fait une publication si inutile pour chercher un Ami: Car depuis tout le tems, que vous avés prié les *Editeurs* du Mercure de vous faire savoir incessamment si quelqu'un repondroit à vôtre invitation, a t'on vù que quelqu'un se soit présenté? Aussi est-ce par de plus heureux hazards que par un cri public qu'on trouve de bons Amis; Hazards presque aussi rares que la Découverte de la *Boussole* ou de l'*Amérique*! Pour moi, je ne refuse point de vivre avec vous, je voudrois pouvoir le faire, je gé-

mis

mais de ce que je ne le puis pas; & je vous représente diverses choses pour vous empêcher de vous exposer davantage. Peut-être, *Monsieur*, avés vous déjà un Ami; sans que Mrs. les *Editeurs du Mercure* en aient été informés; & je veux croire que vous pouvés vous passer de moi: Si cela est, vous êtes obligé de le publier aussi, & pour vôtre honneur & pour l'honneur de l'Amitié: Mais aussi prenés garde que par une telle publication, vous vous engage-riés à duë maintenance pour la suite: Et quand même vous auriés eù pendant 20. Ans un Ami à vôtre gré, je ne sai si vous oseriés encore le publier, crainte de changement.

Vos Idées & vos Règles de Retraite sont à la verité fort mitigées: Ce qui fait qu'on ne peut vous citer sans reserve ni le *Pelletier*, ni un *Abé de Rancé*, ni même les *Vers du Père du Cerceau*.

Le Monde a de fort grands défauts.

Ne croiés pas que je l'excuse,

Il est méchant, léger & faux,

Il trompe, il séduit, il abuse,

Il est Auteur de mille maux.

Mais tel qu'il est, il nous amuse:

Vous ne voulés point de Retraite semblable à celles dont il s'agit chés ces trois Homes: Cependant vos Idées sur la Retrai-

te ne font elles point opposées à l'état de l'Homme dans la Vie présente ? Convient il de quitter le Monde autant que vous le proposez ? Le Monde a des défauts mais il nous amuse, & permettez moi d'ajouter aux Vers du Père du Cercean ces deux ci.

Et nous avons besoin d'être amusés,
Et je dirai presque abusés :

Ou quand nous pourrions nous passer d'amusement, nous seroit-il permis d'abandonner ceux avec lesquels le Sang, ou les Loix civiles, ou la Religion nous ont lié, pour nous lier & donner nos soins à gens qui viendroient des quatre coins du Monde, on ne fait d'où, come il vous en viendroit si vôtre publication avoit du succès ? Je pense par exemple, à Mad^e. de Lambert, cet Esprit si sensé & si délicat & ce Cœur si bon ! Mais cette Dame auroit elle quité sa Famille pour aller ailleurs vivre avec des Amis ou des Amies, quand même elle n'en auroit pas eû chés elle ? Elle auroit reçû sans doute de beaux Esprits, come on fait aujourd'hui à *Cirei*, & supposés qu'elle eut préféré des Cœurs bons, ce que je croirois très-volontiers, elle n'auroit assurément pas quité sa Famille pour vivre avec d'autres Persones.

N'auriés vous rien à souffrir des nouveaux
venûs

venus qui vous viendroient ? Et ne vaudroit il pas bien autant souffrir quelque chose de Gens que vous conoissés & que vous n'aüriés point la peine de chercher à conoitre come ces nouveaux venus ? Quand vous aüriés quelque chose à souffrir de plus, avec vos Proches, vos Concitoïens, vos Freres selon la Religion, serïés vous faché d'exercer une patience qui seroit si agréable à Dieu, & qui vous tourneroit si fort à compte ? Si vos Freres selon la Religion, si vos Concitoïens, si vos Proches sont mal disposés, vous voulés donc les priver de vôtre bon exemple, de vos instructions, de l'édification que vous pourriés leur donner ? Et quelle éfroïable chose seroit ce que les Familles, les Societés Civiles & les Eglises si les Vertueux s'en sequestroïent ? Ne sont ce pas eux sur tout qu'il y faut ?

Ne voïons nous pas de nos jours de ces Séparatistes, qui abandonent & Parens & Societé Civile, & Eglise, pour aller de même vivre avec des Gens qui ne valent point mieux, que ceux qu'ils quittent, avec qui ils ont aussi à souffrir, à qui ils font cependant du bien, quoi que ces nouvelles conoissances ne méritent pas plus que les Proches qu'ils ont quitté ? L'on a beau faire, il faut toujourns vivre quelque part & souffrir avec quelqu'un.

ous p
 rmes c
 e Sa
 gion
 coter
 des ca
 i, con
 ational
 e, à M
 & si de
 Dame a
 lleurs
 quand
 s elle ?
 aux Epr
 ei, & sup
 urs bons
 elle n'a
 e pour m
 des nouve
 ven

Je me figure que vous êtes déjà dans votre Couvent : Une Afiche est a la Porte , *Porta patens esto* : Mais seulement à un *Pilade* ou à un *Oreste*. Mille Passans lisent l'Ecriteau , mais aucun ne se reconoit à ces noms là. Enfin arrive par hazard , un Home qui entend l' Afiche , il sone la Cloche , vous acourés a cette rareté , vous trouvés un Home dont la phisionomie , la figure , l'air vous previenent ; il vous fait conoitre son dessein , il vous expose l'état de son Ame , il est degouté du Monde , il ne souhaite rien tant qu'un Ami , il desire une Retraite ; vous l'introduisès , & de plus en plus vous lui croiés du détachement , de la Sageffe : Mais au bout de quelques Années , vous découvrés qu'au lieu d'être détaché du Monde , il n'est qu'irrité contre lui , pour n'avoir pû y obtenir une Maitresse après laquelle vous découvrés qu'il soupire. Ho le Traître ! Vous avés crû qu'il étoit un vrai Ami , mais vous voiés avec dépit & avec honte , qu'il n'est même pas un Ami à *la douzaine* ! N'auroit-il pas bien autant yalû laisser votre Porte ouverte à tout le Monde , & que chacun fut entré & sorti ?

Vous aspirés à l'Indépendance , & peut-être est-ce là votre principe le plus cher , votre premier mobile , & votre bût le plus désiré ; Mais , *Monsieur* & très cher Ami , ne vous

vous faites vous point quelque idée peu juste de l'Indépendance ? Ne la pouffés vous point trop loin ? Ne la faites vous point consister en ce qu'elle n'est pas ? Le Sage ne doit il pas dépendre & dans sa Famille & dans le Civil & dans le Spirituel ? Le Sage est toujôurs dépendant de mille & mille choses, qui l'environent, ne fut-ce que de ses devoirs ? Proposés vous quel genre de Vie qu'il vous plaira, pourrés vous ne dépendre de personne ? Ne fut-ce que de quelques Domestiques, il faut dépendre & se prêter ? Et dans vôtre Retraite même avec quelque Ami, n'aurés vous point de ménagemens à observer ? Et des ménagemens ne sont-ils pas toujôurs une dépendance ? Un Hermite dépend toujôurs, au moins de ceux qui le nourrissent ; & il dépend de mille accidens qui peuvent lui survenir come aux autres Hommes. Vous voulés fuir la dépendance ; & dans quel assujettissement ne vous êtes vous pas mis envers le Public, par la publication de vôtre Projet, ne fut-ce qu'à l'égard de la Critique générale ?

Je fais bien à la vérité ce que dit un Opera ; Car je chante aussi, ou plutôt, je chante encore & je joue de quelque Instrument ; Je vois bien que nous sommes déjà Amis, puis que je vous dit tout : Voici donc ce que dit l'Opera :

La Paix , l'Innocence ,
 Et l'Indépendance
 Sont nôtre Tresor.
 Nous vivons encor ,
 Parmi l'abondance ,
 Sans magnificence ,
 Come au Siècle d'Or.

En suposant là un Ami, voila qui est bien selon vos idées, & ce que vous cherchés : Quelle charmante peinture ! Mais disons tout , en vérité, cela n'est vrai qu'en Chan-son : Où est-ce que l'Indépendance se trouve ? L'Home est-il fait pour cela ?

Je fais bien aussi que le même Opera dit :

Dans ces doux aziles ,
 Nous vivons tranquiles ,
 Avec les Amours ,
 Nous passons nos Jours.

Mais encore , *mon pauvre Ami*, l'Indépendance , avec l'Amour ! Jugés si c'est là où elle se trouve ? Y a t'il lieu où il y ait plus d'assujettissement ? C'est aussi come la Paix & l'Innocence avec les Amours & l'Indépendance : Mais les Poètes ont des licences ; & en Chançons on se contredit tant qu'on veut ? Ce n'est pas non plus avec l'Amour que vous voulés chercher l'Indépendance ; je n'ai garde de comparer vos idées , vos dispositions & vôtre entreprise

à la folie d'un Amant qui s'enferme avec sa Maitresse, dans la pensée d'être libre; mais n'y a t'il point toujours quelque peu de ces belles Idées d'Amant? Convenons donc qu'on ne trouve l'Indépendance nulle part, & évitons la Contradiction par tout: Ou si vous me dites que de toute la Dépendance à laquelle l'Homme peut être exposé, il faut en prendre le moins qu'on peut; je vous rapellerai cette juste mesure à laquelle le Sage lui même est toujours assujetti, & à laquelle il se soumet: Acceptons, *mon cher Ami*, & de bone grace toute la Dépendance à laquelle nous pouvons être apellés, crainte de sortir des termes du Chretien & du Sage, & que pis encore ne nous arrive, si nous voulons nous soustraire à nôtre Vocation.

L'Indépendance ne doit être cherchée par l'Homme Sage, que dans son intérieur: Là, dans son Cœur, il est libre, il est au dessus des Souverains eux mêmes, il ne se soumet qu'autant qu'il le faut, & jamais que volontairement, il se met au dessus de mille & mille choses de ce Monde, il ne se laisse point aller à tous les mouvemens que les affaires du dehors pouroient lui inspirer, il suporte, il a de la patience, il est débonaire, parce qu'il est assés au dessus des Foibles pour avoir pitié d'eux; mais

il n'a besoin d'être supporté de personne, car il auroit honte d'être foible? Ou s'il faut quelque patience avec lui, ce n'est qu'autant que la Misère humaine l'y oblige; il se délivre de mille gênes & se dépêtre de mille liens ridicules, quoi qu'il observe religieusement les bienfaisances nécessaires; en un mot, il est sur tout libre par rapport au Péché, mais Esclave quant à la Justice: Vous savés ce que dit là dessus l'Abé *Regnier*: On ne peut pas mieux parler, excepté qu'il détache un peu trop l'Homme du Service que l'Homme doit rendre toute sa vie à ses semblables: Mais ce qu'il dit de bon est excellent:

Soumis aux Loix, libre du reste,
 Je me suis proposé toujours
 De suivre le, tranquille cours
 D'une Vie égale & modeste,
 En m'acomodant à mon sort,
 Ne comptant pour rien de paroître,
 Et de mes desirs rendu Maître.
 Je vécus à moi même en attendant la Mort:
 Maintenant, graces à mon âge,
 Graces à la droite Raison,
 Qui ne luit jamais davantage,
 Que dans nôtre arrière Saison,
 Exemt de crainte, exemt d'envie,
 Satisfait d'un modique Bien,
 Je comence à mener la Vie:
 D'un Homme qui n'aspire à rien:
 Je ne fais la Cour à personne,
 De la paix de l'Esprit, je goûte les plaisirs

Et je jôuis dans mon Automne
De l'Independance que done
Le retranchement des desirs.

Acomodons nous, mon pauvre Ami, à l'état des choses: Il n'y a proprement que le Mariage qui soit l'état fait pour vivre ensemble d'une façon un peu particulière, & un peu assurée: Je ne vous dis cependant pas, *Mariés vous*; car il me paroît que vous êtes peu enclin & par conséquent peu propre au Mariage: Je ne fais, j'ai une opinion que je n'ose avancer come bien juste, mais je vais vous la donner à examiner, si vous le voulés; cest qu'un Home à qui il faut une Femme, n'est guere propre à être un Ami; or come vous paroissés propre à être Ami, j'en conclus, qu'une Femme n'est gueres ce qu'il vous faut: Ce qui fait, que je vous dis d'autant moins, *Mariés vous*. Et quand je vous le dirois je n'aurois garde de vous promettre dans cet Etat tous les charmes qu' imagine un de ceux qui vous ont adressé des Lettres: *T a t- il rien dans le Monde qui soit réellement aussi charmant?* Je ne suis en peine là dessus que d'une chose; c'est que quelque Dame voïant que vous ne trouvés point d'Ami, ne se croïe obligée de vous offrir au moins une Amie, ce qui me feroit craindre pour l'honneur des Hommes,

mes, s'il se trouvoit plutôt une Amie qu'un Ami, & je ne serois rassuré là dessus que par la pense qu'après 3. ou 4. Mois de retraite, vous ne fussiés bien aise de revenir au grand Air, & même avec les Homes. Mais pour vous parler plus serieusement, je ne vous dirai pas même de vous proposer avec tant de confiance que le même Correspondant dont je viens de parler, de travailler à prendre les Homes raisonnables & vertueux, & je ne vous flaterai pas d'y pouvoir réussir. Ce sont là de ces projets qui sont beaux & qui répondent assés à ceux d'un beau Mariage, mais dont on exécute ce qu'on peut, & pour mieux dire très peu, ou pour l'ordinaire rien.

Je serois des premiers à vouloir jouir de l'Amitié dans cette Vie: Vous avés assés vû par mes recidives continüelles sur ce sujet, que je l'envisage come une belle passion; & quoi que j'aie trop d'experience pour qu'il puisse m'ariver encore de chercher un *Oreste* ou un *Pilade*, la passion dominante ne se passe jamais entierement; & d'ailleurs je crois qu'il faut que nous aïons déjà dans cette Vie, ce qui fera nôtre fond propre dans la Vie à venir: Et qui doute que la capacité d'aimer ne soit une des parties de ce fond là, & que les plaisirs de l'Amitié ne soient au moins l'un de nos delices, puis que la
cha-

Charité doit durer éternellement : mais aussi mon cher Ami, renvoïons à l'autre Vie la belle Amitié & l'Indépendance à l'égard des Hommes ; ces choses ne sont pas pour ce Monde-ci. L'on peut en avoir quelque avant-gout, mais foible, & elles sont si rares ici-bas, que ce seroit chercher une autre Amérique, par ce qu'il s'en est trouvé une. Aussi me semble-t-il, que ceux-là même qui sont un peu capables de la belle Amitié, la renvoïent à l'autre Monde, & se contentent de jouir de ce qu'on peut avoir en celui-ci ; de cherir ce qu'on peut trouver de bon, de prendre avec patience ce qui se rencontre : *Vivons avec les Hommes, aïons pour tous une Charité Chrétienne*, soumettons nous où il faut, aïons quelque Amitié selon les divers degrés, & les diverses espèces de mérite, mais ne pensons guères à la belle & grande Amitié, ni à l'entière Retraite, ni à l'Indépendance.

Aussi, *Mon bon Ami*, si vous vouliez vous contenter d'Amis ordinaires, vous n'avez pas besoin de vous mettre en Retraite, le Commerce ordinaire suffit pour cela, & vous en fournira même plus que la Retraite : Si, dis-je, vous voulés vous borner à des Amis qui soient honêtes Gens, & que vous ne demandiés pas qu'ils quittent rien pour vivre avec vous, vous pourrés en trouver

F

dans

dans le Monde ; c'est heureusement ainsi que j'en ai moi-même : Vous pourriez visiter tels Amis , & même depuis votre Retraite , si vous voulés absolument vous retirer , & eux iroient vous voir de tems en tems : Ces Visites entre tels Amis seroient peut-être le parti le plus facile , le plus assuré , le plus raisonnable , & même le plus agréable à prendre dans l'état ordinaire de la Vie ; come c'est aussi , ce me semble encore , à quoi si reduisent enfin ceux qui sont capables d'Amitié.

M'objecterés-vous qu'on peut être trompé par tout , & qu'à ce compte les gens qui restent dans le Monde ne doivent non plus que vous chercher ou prendre , ni Femmes , ni Maris , ni Emplois , ni Collegues &c. Mais permettés , *Mon bon Ami* , que je fasse une petite distinction qui levera pleinement cette difficulté : Ceux qui selon vos principes voudront chercher & trouver du trop parfait , seront trompés & s'exposeront à la moquerie & à tout ce qui pourra en avenir ; & c'est ce qui pourroit très bien arriver à votre Correspondant qui a publié ses belles idées sur le Mariage , come aussi cela arrive à tous les beaux Spéculateurs & prôneurs sur cette matière ; mais qui doit sur tout arriver à ceux qui veulent se lequêter pour jouir d'un parfait qui s n'atrapent

peut point : Mais pour des gens qui ne voudront de Femmes, de Maris, d'Emplois, de Collègues &c. que selon que ces choix peuvent valoir, ils n'y seront jamais trompés, ils ne s'exposeront pas ainsi, & ils pourront trouver de telles choses tant qu'ils voudront, & en jouir, pour en tirer les avantages qu'on peut en tirer ; au lieu que vous n'aurés, ni ce que vous attendés de la Re traite, ni ce qu'on peut tirer du Monde.

Si vous m'en croiés, & permettés-moi de parler ainsi, vous ne poussérés pas plus loin votre dessein, & vous vous contentés des Amis ordinaires ; avec lesquels il y a cette comodité entre autres, qu'on les voit, on les quite, on les revoit, ou on les laisse tout à fait sans être engagé auprès de persone à les garder & à les fréquenter toujours : Et tout cela est plus selon la Nature & le train ordinaire : Aussi ai-je été tenté plusieurs fois de croire que vous n'aviés publié vôtre Invitation, que pour vous moquer finement du Genre Humain, auquel il est si inutile d'en faire une pareille.

Quoi qu'il en soit prenons en ce Monde ci les choses, come nous pouvons les avoir & vivons y selon qu'il convient : Nous sommes apelles à être les uns parmi les autres ; que ce soit à la Ville ou à la Campagne il n'importe pourvû que ce soit selon nôtre

84 JOURNAL HELVETIQUE

Vocation : A-t-on une Femme, un Mari, des Enfans, des Freres, des Voisius, des Collegues, des Domestique ? Voit-on des gens de Ville, des Gens de Village, je dirois qu'on s'en fit de bons Amis si on le pouvoit, mais je dis qu'on s'en fasse les moins mauvais Amis que la Religion, la Conscience, & le train des Affaires le permettent; qu'on tire de ces même personnes le moins mauvais parti qu'on pourra. Voilà, Monsieur, & tres cher Ami, ce que mon Cœur vous dit : Recevés le avec amitié, come vous le dit de même. *Votre très-humble Servit.*
Robert l'Experimenté.



AU SPECTATEUR SUISSE.

JE vois, *Monsieur*, qu'il faut remonter à la source, pour avoir de vos nouvelles. C'est dans ce but que je vous écris, persuadée que personne ne m'en sauroit apprendre de plus sûres que vous-mêmes. Jusques ici on ne m'en a pas donné de satisfaisantes; Je vous avouërai même qu'on fait cent Contes à dormir de bout sur votre silence. Il y en a qui l'attribuent à un enrrouëment, provenu de ce que vous avés d'abord crié trop fort. D'autres en allèguent pour cause certains ressentimens de votre chète roulante, dont vous nous donates une si agréable description dans une de vos Lettres, &

prétendent que vos Idées ont été si fort bouleversées & confonduës dans cette Action, qu'il faut de toute nécessité vous donner du tems, pour qu'elles puissent se clarifier parfaitement : Je serois enfin trop ennuieuse, si je voulois vous débiter tous les Contes bleus que vôtre silence occasionne, & qui sont tous les uns plus impertinens que les autres. Il ne faudroit à coup sûr pour les dissiper, qu'un seul mot de votre belle Bouche, qui par parenthèse ne doit pas être mignone, si elle répond à la grosse Masse de votre petite Stature. Daignés donc, *Mon Cher Spectateur*, reparoitre sur l'Horizon. A votre aspect, le Ridicule, à qui votre absence avoit prêté de nouvelles forces, s'enfuira incessamment. Vous êtes son redoutable Fleau; il n'oseroit tenir devant vous. Je me prépare déjà à faire peindre vôtre ronde & petite Corpulence équipée en *Hercule*, avec un Monstre, simbole du Ridicule, expirant à vos pieds, sous les coups de votre redoutable Massuë. Reparoissés encore un coup, & venés recevoir un honneur, que vos Exploits ont déjà mérité en partie.

Si vous desirés des Correspondans, vous n'en manquerez pas, & au cas que vous me jugiés digne d'être agrégée dans ce nombre, je vous procurerai la conoissance de quatre ou cinq de mes bones Amies, qui ont toutes la Langue aussi bien penduë que

moi. Comptés que nous ne tarirons pas facilement. Nos Caractères & nos Humeurs conviendroient assés pour remplir cet Emploi. Nous découvrons fort aisément le Ridicule du Prochain, nous en rions volontiers ; cependant comme nous avons toutes l'Ame belle & bone , nous concluons en plaignant toujours les Intereffés. Très souvent cela nous mène droit à la Morale, & *Votre Reverence à Triple Menton* seroit toute édifiée, si elle pouvoit être témoin de nos Conversations.

Cet Echantillon de notre Raisonnement doit vous dire que nous avons passé cette première Fleur de l'âge , qui pour le dire en passant est bien souvent l'unique mérite de bien des Personnes de notre Sexe. Vous le dirai-je ? Nous philosophons , & nous sommes de ces Personnes qu'on qualifie ordinairement de Femmes savantes. Nous sentons bien toute la grace qu'on nous fait ; mais nous avons grand soin d'éviter le Ridicule ataché à ce titre pompeux , & que *Moliere* a depeint si agréablement dans ses Comédies : Ceci paroitra un énorme paradoxe à Mrs. les Savans aux Sourcils fronchez , qui loin de nous laisser philosopher , nous ôtent même jusques aux aparences de la Raison. Heureusement nous pouvons apeller de leurs prétenduës absoluës Décisions. Voiés à présent , *Monsieur* , si nous pou-

pouvons prétendre à l'honneur de votre Cor^{te} respondance.

Sans vouloir mendier ou escroquer votre suffrage, je vous dirai en confidence, que j'ai du penchant pour vous, & qu'il est même assés grand, puisqu'il me fait passer par dessus les bienféances que notre Sexe est obligé de garder inviolablement. Je rougis un peu de cet aveu; mais que ma conduite ne vous donne pas mauvaise opinion de moi. Jusques ici tout le monde en est témoin, nul objet n'avoit pû maitriser ma fierté. Cette Conquête étoit destinée à vous seul, Mon cher Spectateur. Vos éminentes qualités, la conformité qu'il y a entre nous pour la structure de nos Corps; tous ces avantages réunis m'ont enfin captivée, & pour que vous ne soupirassiez pas pour une *Dulcinee*, au cas que vous vinssiez à prendre de l'Inclination pour moi, je vais me tirer au naturel.

Ma Taille, qui est extrêmement chargée d'embonpoint est de trois pieds deux pouces & quelques lignes: Ma Quarrure est de deux pieds & deux tiers; J'ai une fort jolie Bosse par devant & une autre par derrière; Ma Tête est tellement enfoncée dans mes Epaules, que mes bras jouënt au dessus de mes Orelles. Quant à mon Visage il a lui seul un bon pied de Roi de long: Il est come vous pouvés comprendre de

bonne Amitié. Mon Front étoit fort estimé anciennement à ce qu'on m'a dit : Il a deux doigts tout au plus de large. Mes yeux sont petits & fort vifs : La Nature en sage Mère me les a enfoncés bien avant dans le Crane pour me les conserver. Mon Nez seroit assés bien tiré, si une fâcheuse chute que je fis sur le Visage étant encore jeunette, ne me l'eut rendu assés oblique. Ma Bouche est comode & fort large ; Elle est limitée seulement par mes Oreilles. La Nature, qui a un but en tout, m'a fait des Lèvres de deux bons pouces d'épaisseur, & de quatre doigts de long, sans doute pour qu'elles ne s'usassent pas si vite. Elles sont tapissées du plus beau vermillon du Monde. Mes Dents sont bones & grosses, & répondent au reste. Mon Menton est des plus jolis, c'est un véritable Menton couché négligemment sur ma Bosse. Mes Jambes qui se sont jettées en dehors par la faute de ma Nourrice, forment quasi deux demi Cercles, qui sont appuyés sur deux larges Basés qui me servent de Piéds. Voila un léger Craion de ma Figure. Faite comé je le suis, & vous conoissant d'ailleurs le Cœur tendre, je puis espérer sans trop de présomption, que vous prendrés pour moi quelque inclination. Excusés, *Mon cher Monsieur*, si je m'égare dans des Idées qui ne sauroient être plus flateuses pour moi.

Ma Passion vous fera pardonner mon erreur. Come cet aveu pourroit vous rendre trop glorieux, je ne vous célerai point que le Babil qu'on reproche à notre Sexe y a quelque part. Jusques ici ma Philosophie n'a pû m'en guérir ; & certes ce seroit étendre son pouvoir trop loin.

Ne pensés vous pas tout comme moi, *Monsieur*, qu'il est tems que je vienne à mon sujet, après un si long préambule ? J'avois dessein, si je m'en souviens bien, de vous donner une Scène de Ridicule. Peut-être y ai-je déjà réuffi à mon insçû. Il en est cependant une autre sorte que j'avois dessein de vous exposer, & qui caractérise affés bien Mrs. les Poètes. Je veux dire l'invincible démangeaison qu'ils ont de parler Vers, & l'Encens réciproque qu'ils se donnent. Une de leurs Conversations, que j'eus le malheur d'essuier, il n'y a pas long-tems, vous le mettra dans tout son jour. Ces Mrs. y tenoient le Dez. Je fus d'abord étonnée d'un si grand flux de Bouche, & vous pouvés croire combien je souffrois d'être réduite au silence. S'ils eussent parlé Chrétien, à la bone heure, mon tourment eut été moins rude ; mais ils lâcherent une si grande quantité de termes baroques & inconus, que je n'y pû plus tenir. Je témoignai affés mon ennui par des bâillemens. Pour mon malheur ce fut peine perdue.

Nos Champions étoient si fort dans leur sujet, qu'ils ne pûrent entendre un signe d'ailleurs si expressif. Je fus condamnée à essuier toute leur bordée & à avoir ma tête remplie d'*Hiatus*, de *Cesure*, d'*Epopée* & d'autres Mots barbares, que ces Messieurs nomment Termes de l'Art : Heureusement on diversifia la Conversation, sans pourtant abandonner le sujet. Cette diversité fut pour moi un excellent Antidote : On se jeta sur les louanges des Poètes : Chacun, pour faire parade de son Erudition, se crût engagé de lâcher tous les Vers que sa Mémoire lui pût fournir ; mais on se laissa bientôt de louer des Gens qui ne repondoient rien. Ces Messieurs jugèrent à propos de tourner l'Encensoir de leur côté. Dans cette vuë, *Mr. Damocle*, prenant un air grave, tira de sa poche un Papier qu'il remit à *Mr. Tranquile*, qui n'avoit pu avoir occasion de desserrer les Dents. *Tenez, Monsieur, Lisés ; vous me ferez certainement gré de vous avoir procuré une Pièce si rare, Mr. Doucet mon Voisin en est l'Auteur.* Aussi tôt celui-ci voulut faire ses efforts pour la lui arracher, mais il s'en aquitoit si mal, qu'on voïoit aisément que ce n'étoit que pure grimace. *En vérité*, dit-il, *Mr. Damocle, Vous me joués là un mauvais tour : Mr. Tranquile vous vous ennuiérés à la mort ; ce n'est là encore qu'un miserable barbouillage.*

Mr. Tranquile avoit à peine achevé sa lec-

ture, que Mr. Damocle sans lui donner tems de respirer, comença à s'étendre beaucoup sur les loüanges de Mr. Doucet. *Savez vous, nous dit-il, que Mr. Doucet passe pour le plus grand Poëte. Admirés dans ce Poëme la finesse des pensées, l'élégance de l'expression, l'harmonieuse cadence des Vers, Ah! voilà un tour bien poétique! Il m'enchanté, il m'enlève! Tout le Monde n'est pas capable de le sentir; il faut être du Métier pour cela. APOLLON même ne feroit que bégaiër auprès de lui.*

Vous me faites bien de la grace, repartit Mr. Doucet, revenant de son extase, je vous jure cependant que ma Pièce ne m'a coûté tout au plus qu'un quart d'heure; Oh! Mr. Tranquile, si vous lisés les Journaux, come l'opinion que j'ai de vôtre bon goût me le fait présumer, Vous y verrés des Ouvrages de Mr. Damocle, qui sont du dernier sublime, & je défié qui que ce soit de nôtre Profession de pouvoir jamais y atteindre.

Oh! pour cela, Messieurs, il faut avouër que vous avés tiré l'Echelle, & que vous êtes au dessus de toute imitation, dit Mr. Fadet, aussi toute mon ambition se borne à pouvoir suivre de loin vos traces.

Mr. Fadet, qui cherchoit par là à escroquer quelque loüange, en fut à l'instant comblé. Les Complimens continuèrent encore long-tems. Si l'on en eut voulu croire ces Messieurs, ils se seroient comptez modestement pour les premiers de leur Art.

Par cette Conversation, je remarquai facilement que ces *Messieurs* ne loient jamais qu'à bones enseignes, & pour retirer, au double ce qu'ils prêtent: Voila certainement le comble de l'Usure. Daignés, s'il vous plait, *Monsieur*, redresser un pareil abus & confusioner ces Usuriers de profession. Je me flate que vous toucherez en passant, un petit mot du favoir vivre, qui ne consiste pas à parler dans une Compagnie, particulièrement devant des Dames, de chose intelligibles à la plûpart des Auditeurs.

Je sens à la vérité bien tard, *Monsieur*, que j'abuse de votre patience, & je suis toute surprise de la fureur que j'ai aujourd'hui de caractériser & de moraliser. Je suis sûre que ceci paroitra fort étrange à quelques mauvais Critiques, qui nous croient tout au plus capable d'un leger badinage. Il faut avouër que ces Messieurs se sont formé là une mauvaise Idée de nous. Eh quoi! La Raison n'a-t-elle pas été départie également aux deux Sexes, & sur quel fondement prétend-on, que nous n'en saurions faire un bon usage? Je suis persuadée, *Monsieur*, que vous nous rendrés plus de Justice, & que vous voudrés bien avoir quelque égard aux avis que je viens de vous doner. Je vous ai mis sur les voies; daignés poursuivre le Ridicule, abatre l'Orgueil, démasquer la fausse
Mo.

Modestie , & faites voir en quoi consiste la véritable. Je suis &c.

LAUSANNE NINE FRANCOEUR.



A Messieurs les Editeurs.

M E S S I E U R S .

LA Traduction suivante est l'ouvrage d'un jeune Poëte, qui a déjà donné, dans le Mercure de Janv. dernier, une Imitation de la Xte. Ode du I. Livre d'Horace : L'accueil favorable, dont vous honorâtes son coup d'essai, ne l'a pas peu encouragé à entreprendre cette nouvelle Traduction : Rien n'est plus propre en éfet à exciter l'émulation que le suffrage des Conoisseurs.

Je souhaite que ce Morceau vous paroisse digne d'ocuper une place dans vôtre Journal : Ce sera pour nôtre jeune Home un agréable augure de l'Approbation des Gens de goût.

Vous savés, MESSIEURS, que cette Ode, dans laquelle HORACE a su alier la plus fine Galanterie de la Cour, à l'aimable & naive simplicité du Dialogue pastoral, a toujours passé pour un Chef-d'œuvre dans son genre : SCALIGER, qui en général estimoit peu les Odes d'Horace, disoit de celle-ci & de la III. du II. me. Livre, qu'il aimeroit mieux les avoir faites, que d'être Roi d'Arragon : Jugement qui fait également honneur au goût de ce Savant critique & à son noble déintéressement ; & qui auroit dû, ce semble, éstraiër nôtre jeune Poëte : Peut-être même le taxerés-vous d'un peu de témérité : Mais non, Messieurs, je suis persuadé, au contraire, qu'en reconnoissant sa foiblesse, vous ne laisserez pas de louer ses efforts, & de dire :

Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.

Il est toujours loüable de se proposer de grands Modèles, & de tâcher même de les éгалer : Ce n'est guere que

que par cette noble émulation qu'on peut parvenir à produire quelque chose de bon.

Nôtre jeune Auteur a lieu de se promettre quelque indulgence de vôtre part ; si vous voulez bien faire attention à la difficulté , qu'il y avoit , de rendre Horace en autant de Vers de la Mesure qu'il a choisie ; & aux Règles gênantes de cette sorte de Poëmes , que les Grecs & les Latins apelloient *Amoibes Carmina* : Ces Règles obligeoient le dernier interlocuteur à répondre , non seulement en même nombre & en même sorte de Vers , mais encore à dire tout le contraire du premier , ou à rencherir sur ce qu'il avoit dit. Je suis &c. |



TRADUCTION libre d'un Dialogue
entre Horace & sa Maitresse.

Ode IX. du Livre III.

H O R A C E.

Lors que pour mes Rivaux sevre ,
Vous ne vous plâtiez qu'avec moi ,
J'étois , hélas , j'étois , Glycère ,
Plus content , plus heureux qu'un Roi.

GLICERE ,

Lors qu'à toute autre préférée ,
J'étois l'objet seul de vos vœux ,
La Gloire & le bonheur de Rhée
N'avoient rien qui piquât mes vœux.

H O R A C E.

Chloé , si charmante & si belle ,
Aujourd'hui fixe mes Amours ,
Je mourrois volontiers pour elle ;
Si je pouvois sauver ses jours.

GLICERE.

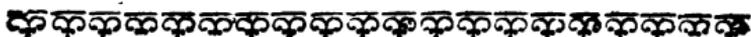
De Thirsis mon Ame est ravie :
 J'aime ses Jeux , son Air , sa Voix ;
 Si ma Mort prolongeoit sa Vie ;
 Pour lui , je mourrois mille fois.

HORACE.

Mais , d'une Flame plus constante ,
 Si nous brûlions encor tous deux ;
 Si quitant ma dernière Amante ;
 Je resserrois mes premiers Nœuds.

GLICERE.

Quoique Thirsis soit plein de grace ;
 Quoi qu'un rien vous mette en courroux ;
 Je voudrois , trop léger Horace ,
 Et vivre & mourir avec vous.



AVIS L I T E R A I R E S.

LE Sr. J. JAQUE MAROLF, Imprimeur à la Neuveville, vient d'achever sa nouvelle Edition du Code Criminel de CHARLES V. qui renferme les Ordonances de cet Empereur en Matière de Justice Criminelle, lesquelles sont observées dans toute l'étendue de l'Empire, come aussi dans la Suisse nôtre Patrie. On y trouve pareillement les Ordonances Militaires ou les Procédûres criminelles, telles qu'elles sont dirigées dans les Conseils de Guerre d-s Troupes Suisses au Service des Princes Etrangers. Ceux qui ont souscrit pour un Ouvrage si nécessaire sont priés de faire retirer leurs Exemplaires. A l'avenir on ne le donnera pas à moins de L. 2. 10.

ON trouve chez le Sr. Sidrac, Libraire à Lausanne, Recueil de secrets & Remèdes pour la guérison des Maladies des Animaux, in 12. à six crutzers. Le même Libraire vend aussi un Abrégé sur les Sciences & les Arts, par Demandes & Reponses, Ouvrage très utile, non-seulement aux Jeunes Gens, mais même pour ceux qui sont plus avancé. en âge, en les rendant capables de raisonner sur toutes sortes de Matieres, sans se charger la mémoire, par Jean Palanet, &c. in 12.

T A B L E.

<i>Lettre sur le Maronnier d'Inde.</i>	3
— <i>Sur l'Origine des Langues & sur leur utilité.</i>	29
<i>Les Conseils, Epitre à Aminte.</i>	46
<i>Ode à la Reine d'Hongrie par Mr. Voltaire.</i>	49
<i>Vers au bas de l'Estampe du Roi de Prusse, placée à la Tete des Oeuvres de Mr. Jean Bernoulli, dédiées à ce Prince.</i>	51
<i>Couplet sur le Duc de Montemart.</i>	52
<i>Epigramme sur un Procès de Mariage.</i>	52
<i>Lettre sur l'Amitié & la Retraite.</i>	53
<i>Au Spectateur Suisse.</i>	85
<i>Aux Editeurs sur une Traduction d'une Ode d'Horace.</i>	93
<i>Traduction libre de l'Ode IX. d'Horace Livre III.</i>	94
<i>Code Criminel de Charles V.</i>	95